

konsstrukt présente :

HOLOCAUSTE

Christophe Siébert

*Prologue**17 juillet*

D'après les estimations, il restait quarante mille personnes dans ce pays. Dans le groupe, on pensait que si tout ce monde convergait vers Paris, un nouveau départ serait possible.

Deux, parmi les huit militaires qui dirigeaient la communauté, avaient torturé en juin, tout le monde le savait mais ils étaient nécessaires. Trois ex-policiers et un médecin se partageaient l'organisation du groupe, la répartition des tâches et la logistique. Les médicaments étaient centralisés. Pour la nourriture on tolérait que chacun ait sur soi trois jours de réserves, le surplus étant mis en commun. Deux professeurs d'université s'occupaient des enfants et des adolescents.

Au moment de leur départ, Lyon était dans le chaos. Un prêtre d'extrême-droite avait investi la basilique de Fourvières avec sa congrégation. Il conduisait une croisade, la conversion ou la mort ; ils traquaient et brûlaient les hérétiques, les juifs, qui ripostaient, la guerre était partout, il était temps de fuir.

Ils avaient suivi l'A6 jusqu'à Dijon. Là, des survivants se mêlèrent à leur groupe. Ils remontèrent la N74, rectiligne, sur trente kilomètres, puis firent une longue pause vers Langres. Il plut durant plusieurs jours. Des pillards basés au lac de la Liez les attaquèrent, ils perdirent de nombreux compagnons. La bataille souda le groupe. Les gens se parlèrent davantage et gagnèrent en autodiscipline et en empathie. A leur départ de Langres, ils évitèrent routes et habitations. Ils contournaient les forêts et marchaient tout le jour sous une pluie tiédasse et un ciel nuageux qui ne s'interrompait jamais, ils suivaient la Marne, boueuse, agitée, grêlée de gouttes, déprimante. Comme il faisait moins chaud on marchait plus longtemps ; cependant le climat rendait le terrain plus fatigant et la progression plus lente, ainsi on gâchait ce temps gagné en effort inutile. A vingt heures on établissait le camp, parfois sous la pluie qui devenait alors froide, souvent à proximité d'un affluent de la Marne qui avait débordé et transformé ses berges en boue. Un groupe allait chasser, équipé d'arcs trouvés à Décathlon et de flèches artisanales. Au camp, les guetteurs prenaient leur poste, on distribuait les corvées, on allumait les feux. Du bois avait été ramassé toute la journée par les jeunes. En plus du feu principal, qui occupait le centre du camp et lançait des flammes de plusieurs mètres, quatre feux plus modestes éclairaient les postes de guet ; tous brûleraient toute la nuit, éloignant les bêtes de plus en plus hardies et servant de point ralliement aux éventuels survivants isolés. Puis venait l'heure de préparer à manger ; après le repas les gens se détendaient enfin.

18 juillet

La colonne s'effiloçait sur deux cent mètres. Cheminant à travers les champs brûlés par le soleil revenu et détrempe par la pluie des jours précédents, le groupe longeait le canal de la Marne à la Saône. Les corbeaux et les moineaux bouffaient ce qui restait des cultures, ils ne craignaient plus du tout les hommes. On progressait entre Condes et Vouécourt, on retrouverait la Marne en fin de journée. Le changement de climat était total ; le soleil écrasait tout et tout le monde. Le ciel était d'un bleu gris monochrome et insoutenable, sans nuage pour le nuancer, et tout étincelait d'une lumière crue qui brûlait les yeux et la peau. Tout le monde transpirait. Personne n'avait la force de parler. On faisait des pauses pour se désaltérer ou s'asperger

Vingt kilomètres à marcher entre le canal rectiligne et les champs, en plein soleil, pas d'ombre, des mouches, des guêpes, des taons, de l'aube au crépuscule, avec des pauses pour manger, des pauses quand il faisait trop chaud, des pauses quand les enfants ou les vieux n'en pouvaient plus, des villages qui n'étaient que charniers, maisons pillées, noms sur un panneau ou sur une carte et qui ne signifiait rien. Riaucourt, 446 habitants, pas de survivant ; Bologne, 1943 habitants, un survivant qui rejoignit la communauté ; Roôcourt-la-Côte, 42 habitants, pas de survivant ; Viéville, 257 habitants, pas de survivant ; Vraincourt, 92 habitants, pas de survivant ; Soncourt-Sur-Marne, 64 habitants, pas de survivant ; Vouécourt, 207 habitants, pas de survivant ; partout l'absence des vivants et les traces de la maladie et du vandalisme, partout les cadavres entassés, partout les maisons laissées par leurs occupants enfuis d'ici pour mourir ailleurs, et quelquefois l'indice d'un groupe passé là quelques jours ou quelques semaines auparavant et qu'on ne rencontrerait jamais.

Vers dix-huit heures, un vent se leva qui assainit l'atmosphère. On accéléra. Des nuages mauves atténuèrent l'éclat du ciel. Après vingt heures la température descendit enfin sous vingt degrés.

19 juillet

La lumière saturait les couleurs comme dans un western italien, blancs de chaux, verts presque noirs, marrons granuleux aux éclats cramoisis, et détournait toute chose au cutter, donnant à voir chaque objet coupé de tous les autres, indépendant, figé et aliéné dans son éclat blessant. Les kilomètres se succédaient, interchangeable, et aussi les villages, patronymes lus et oubliés aussitôt, odeurs fades non plus de charnier mais de décharge publique, squelettes. Buxières, Froncles, Villiers-sur-Marne, Gudmont, Rouvroy-Sur-Marne, Donjeux, Mussey-sur-Marne de l'autre côté de la N67 où, au bord du canal, on établit le camp. Les soirs se suivaient et s'apparentaient les uns aux autres. Ce soir-là près du feu, trois hommes de quarante ans avec une guitare, une clarinette et un harmonica jouaient des standards du blues et quelques airs folkloriques français. La lueur des flammes leur cuivrait la peau et faisait briller leurs yeux ; leurs ombres s'étiraient très loin. Près d'eux une demi-douzaine de personnes se partageait entre leur conversation et la musique, s'interrompant parfois pour chanter.

A cinquante mètres de là, deux équipes de quatre jouaient au foot dans la lueur douce des flammes, environnés d'ombres considérables et dansantes, malgré l'épuisement. Des cailloux et des branches délimitaient le terrain. Ils riaient, s'interpellaient, se bagarraient pour rire. Des enfants les encourageaient.

20 juillet

Fronville, Joinville où il restait deux survivants, Autigny-le-Grand, Autigny-le-Petit, Curel, Chatonrupt, Breuil-sur-Marne, Rachecourt-sur-Marne, Chevillon dans son prolongement, Sommeville et la fin de la journée Fontaines-sur-Marne près des ruines gallo-romaines.

13 juin

Il n'y avait plus de radio ni de télévision, plus d'Internet, plus de téléphone portable, plus de talkie-walkie. Partout dans le monde, des trains, des métros se percutèrent, des avions incapables de communiquer avec le sol s'écrasèrent ; les banques, les machines à carte bleue et tout ce qui était connecté en réseau cessa de fonctionner. Des milliers d'anecdotes barbares, grotesques et tragiques se produisirent. Des foules se soulevèrent. Les gares, aéroports, universités, hôpitaux, casernes devinrent en quelques minutes des lieux de chaos et de violence. Les standards des téléphones fixes sautèrent. La police débordée s'en remit à l'armée. Personne ne comprenait rien. Toute l'existence humaine s'était paralysée d'un coup et l'onde de choc détruisait chaque structure de la société.

Carla dépassa le pressing et s'engagea dans l'impasse au fond de laquelle vivait son amie Josée. Comme à chaque fois, elle regarda la vitrine du pressing. La dame qui tenait le comptoir avait l'habitude de lui sourire mais cette fois elle lui tournait le dos. Elle était occupée à manipuler les boutons de son vieux Radiola.

Depuis deux heures plus rien ne marchait. Carla ne parvenait pas à se connecter à Internet ni au réseau SFR, la télévision et la radio ne captaient plus que des parasites, seuls les téléphones fixes fonctionnaient. Tous les voisins subissaient la même chose.

Josée était chez elle. Elles se firent la bise et préparèrent ensemble le thé. Chez elle aussi tous les réseaux étaient indisponibles. Elles discutèrent des causes possibles à cet événement. D'après des rumeurs entendues dans la rue ça pouvait être une attaque terroriste. Vers dix-huit heures, un coup de feu fut tiré quelque part dans le quartier. Les deux femmes tressaillèrent. En plaisantant sur la possibilité de se prendre une balle perdue, Josée alla fermer la fenêtre. Ses mains tremblaient légèrement. Ses yeux reflétaient de la frayeur. Carla parut moins affectée que son amie.

Trois personnes courraient. Précédées de leur vacarme, elles déboulèrent un peu après une heure du matin en haut de la rue et la dévalèrent en direction de la place du Capitole, d'abord le fuyard, un adolescent en jogging bleu marine, Nike et Khéfier, et puis deux ou trois secondes après ses poursuivants, deux militaires en tenue de combat. On n'entendait rien d'autre que le claquement des rangers et des baskets sur les pavés.

Au premier étage d'un immeuble qui donnait sur la rue, un jeune homme prit sa DV et filma. Les militaires gagnaient du terrain. Au milieu de la rue l'un d'eux poussa l'adolescent d'un coup du plat de la main au milieu du dos. L'adolescent perdit l'équilibre, roula au sol, les deux militaires se jetèrent sur lui. Ils l'encerclèrent en l'insultant et le frappant à coups de pieds tandis qu'il protégeait son ventre et ses parties génitales avec ses genoux et parait avec ses avant-bras les coups qui visaient la tête. Ses mains présentaient de nombreuses blessures défensives. Il criait et pleurait et tournait sur lui-même dans un effort inutile. Les ombres projetées par la lumière ajoutaient de la confusion. Après trente ou quarante secondes de la sorte un des soldats s'agenouilla sur lui et lui desserra les bras de force. L'autre le saisit des deux mains par les cheveux. Il le relevèrent et son Khéfier tomba, révélant son visage. Il se débattit et appela à l'aide. Ils le giflèrent, l'écrasèrent contre un mur, le frappèrent dans les reins avec la crosse de leurs FAMAS. Ils le menottèrent. L'éclat très jaune des lampes au sodium assombrissait le sang jusqu'au noir.

Ils remarquèrent le jeune homme.

– Hé ! Enculé ! Donne ça ! Descend ! Donne ça !

Le lycéen blêmit et recula vivement. Il claqua la porte-fenêtre et éteignit la lumière. Dans sa panique, il renversa un verre à Coca-cola qui roula sur le tapis.

Un militaire resta avec le captif, l'autre ouvrit la porte avec le même passe qu'utilisent les facteurs. Il pénétra dans l'immeuble, grimpa jusqu'au deuxième étage, cogna à la porte.

– Ouvre ! Ouvre, enculé !

Il répéta :

– Ouvre, enculé, ou je défonce ta porte de merde ! Ouvre, connard !

Donatien, prostré sur le canapé, semblait incapable de parler. Son visage exprimait une incrédulité terrifiée. Le soldat utilisa la baïonnette de son fusil d'assaut comme un pied de biche pour briser la serrure, qui céda au bout de vingt secondes en produisant un bruit sec là où le métal s'arrachait au bois. Donatien sursauta, la porte s'ouvrit à la volée, le soldat chargea. L'adolescent cria « non, non » d'une voix aiguë et enfantine tout en reculant au fond du canapé et en essayant dans le même temps de se lever pour fuir. Le soldat fut

sur lui en un instant et lui fractura la mâchoire avec le canon en acier de son FAMAS, qu'il utilisa comme une matraque. Donatien, choqué et désorienté, du sang plein la bouche, glissa du canapé en lançant le bras pour se rattraper à quelque chose, échoua par terre. Il gargouillait et crachait de la bave sanglante. Le militaire lui écrasa la poitrine avec sa botte. Il glissa le bout de son arme dans la hanse de la caméra et la fit tomber dans son autre main. Il la projeta contre un mur. Elle éclata. Des morceaux de plastique et des composantes électroniques se dispersèrent.

Il releva le jeune homme en le soulevant par le cou et dans le même mouvement le plaqua contre un mur. Il écarta ses jambes à coups de pieds, le fouilla, le menotta. Donatien gémissait d'une voix aiguë. Il tentait de parler mais n'articulait rien. Ses yeux étaient écarquillés et vitreux de terreur. Tout en le menaçant avec son Sig-Sauer SP 2022, le soldat fouilla la pièce et empocha un portefeuille. Il fit aussi tomber la chaîne au sol. La musique s'interrompit. Ensuite, il quitta l'appartement avec son prisonnier.

L'hypothèse finalement retenue : l'univers aurait interrompu son mouvement, ensuite son mouvement aurait repris. Dans l'intervalle, qu'on peut difficilement quantifier en durée étant donné que le temps également était supposé avoir cessé, une espèce issue d'une autre dimension se serait infiltrée. Sa présence aurait bloqué les ondes de fréquence comprise entre neuf kilohertz et trois mille gigahertz. Cette espèce aurait été porteuse d'un virus.

14 juin

A dix heures trente il y eut des tirs en rafales courtes et des ordres criés dans un mégaphone ; des tirs isolés et puissants répondirent aux premiers, puis le silence s'installa et dura une minute, après quoi les coups de feu recommencèrent, fusils d'assauts d'un côté et fusils de chasse ou à pompe de l'autre, cela continua une minute de plus et cela cessa complètement

Carla, assise dans le bureau du Père Philippe Durieux, l'attendait. Il pénétra dans son bureau en ouvrant la porte avec le coude et en la refermant avec les fesses. Il portait à deux mains un plateau en aluminium décoré d'une tête de chaton sur lequel se trouvaient deux tasses en porcelaine blanche, une cafetière en verre remplie et fumante, un sucrier, une pince à sucre et deux petites cuillères en fer, une soucoupe en cuivre piqueté de vert contenant un amoncellement de gâteaux secs bons marchés. Il posa le plateau sur son bureau encombré de livres et de papiers. Quelques gouttes giclèrent hors du récipient. Il s'excusa pour son retard, remplit les tasses et en tendit une à Carla. Elle sourit et remercia.

– Les journaux ont cessé de paraître. Vous saviez ça, Carla ? Par ordre de l'armée.

– Ordre de l'armée ?

– Il paraît. La rumeur. Enfin, ce qui est certain en tout cas, c'est qu'il n'y a plus d'autre source d'information que ces horribles camions qui circulent nuit et jour.

– Oui, c'est une vraie plaie.

Ils avaient tous les deux le même âge. Philippe Durieux portait l'habit de sa fonction. Ses cheveux gris, sa coiffure et ses lunettes carrées lui donnaient l'air d'un personnage de soap opera. Il parlait lentement, d'une voix réfléchie, avec des pauses entre les phrases.

Carla expliqua le but sa visite. Elle voulait transformer l'église en dispensaire et accueillir les jeunes marginaux, les prostituées et les toxicomanes afin de leur offrir des soins, un lieu où dormir et dans la mesure du possible de la nourriture. Elle comptait sur la solidarité et le volontariat des paroissiens. Le prêtre hocha la tête, garda le silence, affirma qu'il était d'accord, hocha encore la tête, énuméra les difficultés qu'il faudrait résoudre : obtenir de l'armée l'autorisation de se regrouper à plus de trois, le droit de se déplacer après le couvre-feu, des laissez-passer pour les bénévoles, etc.

– Sans parler, continua-t-il, de l'accord qu'il faudra négocier pour que les soldats nous remettent ceux qui pourraient avoir besoin de nous au lieu de les arrêter et de les jeter en prison...

Ils continuèrent leur bavardage banal et entrecoupé de silences. Philippe Durieux resservit du café. Un voile de tristesse assombrissait le regard de Carla. Elle remua lentement la cuillère pour dissoudre le sucre. Ce fut le seul bruit pendant un moment et puis il y eut des cris dehors. Des militaires ordonnaient à quelqu'un de s'arrêter. Dans le bureau, tous les deux avaient une posture d'attente. Leurs corps et leur regard exprimaient une tension. Il n'y eut pas de coup de feu mais les bruits habituels d'une arrestation violente.

Des pillards attaquaient les centres commerciaux, les boutiques, les automobilistes. Des gens réglait leurs comptes. Ca déraillait. Les gyrophares et les coups de feu rythmaient la fin d'après-midi. Privés d'ordres et de radio, les policiers, les pompiers, les ambulanciers improvisaient. Le chaos gagnait les hôpitaux, les casernes de pompiers et de gendarmerie, les commissariats. Chaque groupe d'homme devenait un îlot. Les rencontres entre porteurs d'un même uniforme permettaient d'échanger informations et inquiétudes.

Florence avait passé une partie de la journée à affronter les militaires. Le combat se jouait à une vingtaine de soldats contre cinquante émeutiers équipés de foulards, casques de moto, pistolets à grenaille, cocktails Molotov et feux d'artifices. L'armée tua six personnes et en blessa trente-deux. Deux soldats touchés par les feux d'artifices brûlèrent vif. L'odeur saisit tout le monde à la gorge. Après divers replis et escarmouches, tout le groupe fut dispersé ou arrêté. Florence reçut une balle de 7.62 à la clavicule. Elle souffrait d'une fracture, saignait beaucoup, avait de la fièvre et semblait en état de choc.

La police et l'armée patrouillaient. De temps en temps des coups de feu claquaient et renvoyaient leurs échos d'un immeuble à l'autre, puis le calme revenait, traversé sans trêve par les instructions que diffusaient les camions équipés des haut-parleurs, proches ou lointains et toujours en mouvement ; ça évoquait, en plus menaçant, les stations balnéaires sillonnées de long en large par les voitures publicitaires vantant un cirque ou un taureau piscine. Les informations changeaient parfois, dernière répercussion d'une décision prise dans un ministère réuni en cellule de crise et descendant la hiérarchie avec méthode.

Il y avait des vitrines brisées et des voitures encastrées dans des rideaux de fer, des rues entières couvertes de tessons de verre qui craquaient sous les pas, des traces d'essence et des traces de sang, des véhicules accidentés et d'autres calcinés. Partout flottait la même odeur de gaz carbonique et d'huile de moteur. Des impacts de balles grêlaient des façades, d'importantes plaques de suie en forme de cône inversé en noircissaient d'autres. Il n'y avait plus de cadavre dans les rues mais leurs empreintes. Une chaussure poisseuse et déchiquetée, une éclaboussure bistre sur un trottoir ou plus vive sur un panneau publicitaire à la vitrine explosée, une piste de gouttes brunes menant au paillason gorgé de sang d'une cage d'escalier déserte. Il y avait peu de monde, des personnes isolées qui allaient au supermarché ou qui en revenaient, des couples qui erraient avec au visage une expression hébétée, des enfants à l'air choqués, et puis les patrouilles.

Le soir tombant, il y avait de moins en moins de civils dans les rues et ne restaient que les CRS, qui tentaient de reprendre le contrôle de la ville petite zone par petite zone, et les bandes, qui les affrontaient selon une tactique de guérilla, provoquant des escarmouches et se dispersant après avoir causé un maximum de dégâts dans un minimum de temps. Des CRS mourraient. Des émeutiers aussi. Les forces de l'ordre utilisaient désormais systématiquement les armes à feu. De plus en plus, ils visaient le torse ou la tête au lieu des membres. Personne ne contrôlait la situation, personne ne donnait d'instruction à personne, la chaîne de commandement était rompue. Il n'y avait plus de vision d'ensemble et chaque unité agissait aliénée à toutes les autres.

15 juin

Vincent arriva chez lui sans encombre. Ici plus qu'ailleurs, les immeubles et les parkings portaient la marque de combats à l'arme automatique et à la grenade. Des appartements ravagés dégorgeaient encore une fumée anthracite. Toutes les voitures avaient brûlé. L'air, saturé de molécules de plastique fondu, de poussière et de suie, provoquait toux et larmolements. Nadia regardait par la fenêtre. Elle aperçut Vincent. Elle manifesta de la joie.

C'était un bistrot traditionnel. L'enseigne (chez Dédé) n'avait pas été corrigée quand le bar avait changé de main, passant par héritage du père au fils. L'incendie avait calciné la façade depuis le sol jusqu'au premier étage. Il ne restait plus de la vitrine brisée que des éclats polis et noircis. A l'intérieur tout avait brûlé. Les tables, les chaises, le comptoir, le flipper, les bouteilles, les verres, l'alcool, la télévision, les posters, tout était détruit. Le sol était jonché de débris, de cendres, de morceaux de bois et de plastique carbonisés, de verre brisé. A travers la pellicule noire, froide et collante qui couvrait tout on distinguait l'ancienne couleur des choses. Une amère odeur de cendre, de brûlé et d'alcool imprégnait le lieu.

Trois corps allongés grouillaient d'asticots. Deux hommes en civil, un en uniforme de la gendarmerie, aucun n'avait d'arme visible. Un des deux civils reposait sur le dos et une bouillie rose vif remplaçait son visage et la partie supérieure de son crâne, l'autre avait un tee-shirt raide de sang séché et des orifices d'entrée de balle aux bras, le gendarme n'avait plus de tête. Les traces sur le sol indiquaient que l'affrontement s'était déroulé après l'incendie.

La proclamation de l'état d'urgence déclencha des émeutes qui durèrent plusieurs heures et eurent pour conséquence une centaine d'arrestations, plusieurs dizaines de blessés et une vingtaine de morts du côté des émeutiers, et des pertes militaires négligeables. Après avoir pacifié la ville l'armée entreprit de la quadriller de check points, en commençant par les ponts qui traversaient le fleuve. A partir de six heures du matin, des camions de l'armée patrouillèrent. Leurs haut-parleurs diffusaient en boucle les instructions : interdiction de se rassembler à plus de trois personnes ou de conduire un véhicule sans autorisation spéciale à demander à la mairie de son arrondissement de résidence habituelle, application du couvre-feu de dix-huit heures à six heures, obligation de posséder des papiers d'identité et de les présenter à chaque point de contrôle, interdiction de détenir des armes ou des objets dangereux, arrestation des contrevenants et usage de la force en représailles à tout acte de rébellion. La liste des immeubles vidés de leurs habitants et déclarés zone militaire était disponible dans les commissariats et les gendarmeries. Des soldats en tenue de combat encerclaient certains locaux de France Télécom avec ordre d'abattre à vue et sans sommation quiconque tenterait de forcer le périmètre de sécurité matérialisé par des chevaux de frise. Depuis le milieu de la nuit, l'armée avait réquisitionné et sécurisé tous les bâtiments qui abritaient dans leurs sous-sols les nœuds de raccordement d'abonnés et par conséquent contrôlait l'utilisation et la distribution des lignes de téléphonie fixe. Elle détenait le monopole de l'unique mode de transmission qui fonctionnait encore et le répartissait entre les différentes composantes de la sécurité civile, rétablissant ainsi les chaînes de commandement et restaurant les hiérarchies. Plus personne d'autre ne pouvait communiquer à distance. Partout chacun parvenait à la certitude que tous les autres étaient également touchés ; partout des gens dont c'était le métier tentaient de comprendre les causes de ce dérèglement et des gens dont c'était le métier tentaient de découvrir un remède, aucun ne servant à rien.

Kévin, en caleçon et tee-shirt blancs, accoudé au balcon, regardait devant lui. Sa peau se couvrait de chair de poule. Il fumait une Camel. Les cendres tombaient dans le vide. Il masquait de sa main le rougeoiement de la fraise. Le vent dispersait la fumée. Une bouteille de rhum blanc Saint Dominique aux trois quarts pleine était posée à ses pieds. Carrefour se situait à deux cent mètres à vol d'oiseau de son poste d'observation. Le parking était dégagé de tout piéton et de tout véhicule, à part trois jeeps de l'armée et une dizaine de soldats en tenue de combat entourant un camion citerne garé près de la station essence. Un tuyau et une pompe reliaient la citerne à la cuve qui stockait le carburant. Elle était creusée dans le sol, blindée et aux dimensions d'une piscine domestique. Son niveau baissait lentement.

Kévin lampa une dernière gorgée puis reposa la bouteille sur la terrasse. Il s'habilla, quitta l'appartement, descendit aux caves par l'ascenseur, rencontra trois hommes charpentés comme des amateurs de musculation, joggings sombres, capuches sur le crâne, armés. L'un d'eux tendit un sac de sport contenant trente kilos de matériel à Kévin, qui le remercia et retourna à l'ascenseur. Il en sortit au dernier étage, crocheta une trappe, jeta le sac sur le toit et y grimpa ensuite. Il vit le cadavre d'un militaire reposer sur le ventre. Sous sa tête, une mare de sang s'élargissait à vue d'œil. Courbé en deux, Kévin trotta jusqu'au bord ouest et s'accroupit de sorte à ne pas dépasser le garde-fou. Il sortit du sac les différentes pièces d'un lance-roquettes MILAN. Assembler tous les éléments lui demanda quinze minutes. Il travaillait sans schéma technique. Une fois l'arme opérationnelle et chargée, il s'installa au poste de tir et régla les paramètres de visée. Il enfonça des tampons de cire dans ses oreilles. L'adolescent reproduisait des gestes qu'il avait répétés pour un travail annulé à cause de la catastrophe et remplacé par celui de ce soir. Il déclencha le tir. La brutalité de la détonation l'étourdit malgré ses bouchons, l'arrière de l'arme cracha une gerbe de feu plus longue que le toit de l'immeuble, une roquette filoguidée de soixante-quinze centimètres de long et cent quinze millimètres de diamètre jaillit vers le camion-citerne en déployant ses ailettes. Les militaires levèrent la tête. Elle percuta sa cible trois quarts de seconde plus tard. L'explosion arracha le camion au sol. Il se disloqua, l'essence s'embrasa en une vaste boule aveuglante, les hommes moururent sur le coup, le feu se propagea aux autres camions, aux pompes et à la cuve, les trois cent mille litres qu'elle contenait s'enflammèrent, tout ça en moins de cinq secondes. Kévin laissa son arme et rampa vers la trappe. Des balles ricochaient assez loin de lui sur le ciment. L'éclat de l'incendie gênait les snipers. Il quitta le toit et retrouva en bas les trois hommes. Ils s'enfermèrent dans une cave.

16 juin

L'armée, après avoir pacifié la Gare Montparnasse au terme d'une bataille qui dura six heures et eut pour conséquence cent douze arrestations, quarante-trois blessés et dix-neuf morts côté pillards et dix-sept blessés et six morts côté militaire, décida de la réquisitionner dans le but d'y installer son PC.

Des tanks, des rouleaux de fil de fer barbelé et des hommes en arme bloquaient les points d'accès à la gare, les rues y menant, les voies de métro, les voies ferrées. Des militaires transféraient le contenu des boutiques de la galerie commerciale dans des semi-remorques, d'autres transformaient les magasins vidés en dortoirs pour soldats ou officiers. La sécurité, les travaux et l'encadrement occupaient plus de trois cent soldats de tous grades. Le ministre de la défense voulait que le PC soit opérationnel le dix-huit juin. Le poste de secours n'avait pas changé de fonction et accueillait les militaires blessés au cours des émeutes. Devant la porte, une demi-douzaine de soldats debout ou assis attendait leur tour en fumant des clopes et en se faisant tourner une bouteille de Jenlain. L'un d'eux avait un œil bandé, de la gaze couvrait entièrement le visage d'un autre, un troisième était amputé de la main droite et avait un pansement compressif au cou, les trois derniers ne présentaient pas de blessure visible. Ceux-là avaient déjà été soignés et venaient pour leur suivi médical. Un autre poste de secours s'occupait des urgences. L'un des soldats racontait aux autres qu'un émeutier l'avait visé avec une fusée de feu d'artifice ; l'explosion du pétard lui avait arraché le casque et brûlé le visage au second degré. La tête et le haut du corps saisi par les flammes, il avait riposté par réflexe d'un tir de FAMAS. Les trois balles de la rafale courte touchèrent son agresseur à la poitrine. L'homme racontait l'anecdote avec un mélange d'agressivité et d'enthousiasme.

L'odeur de la maladie emplissait la chambre d'hôtel. Le mobilier se composait d'un lit à deux places, d'une table posée contre la fenêtre et flanquée d'une chaise, d'une armoire, d'un coin salle de bain isolé du reste par un rideau en angle bleu ciel et d'une télévision qui ne recevait aucune chaîne. Les murs blancs crépis à la goutte portaient les traces de toutes les cigarettes qui avaient été fumées ici.

Lucy vomissait par intermittence à genoux devant les toilettes. Son ventre expulsait par spasmes un liquide gluant et acide constitué de glaires, de bile et de sang. Entre deux crises, le front posé contre l'émail frais, les yeux tournés vers l'eau trouble, elle avalait des goulées d'air en hoquetant comme une noyée et appuyait sur le bouton de la chasse d'eau pour évacuer les déchets et les odeurs. Des embruns échappés du tourbillon ravivaient son visage livide et lui donnaient de l'air frais. Elle était poisseuse de sueur. La robe fleurie qu'elle portait depuis quatre jours était souillée. Son parfum (Elle, d'Yves Saint Laurent) se perdait parmi les relents de transpiration et de déjections. Une de ses bagues avait glissé de son doigt et était tombée dans les toilettes ; elle avait tiré la chasse sans remarquer l'événement. Ses cheveux n'étaient ni lavés ni coiffés. Il restait sur son visage des traînées de maquillage. Des larmes remplissaient ses yeux gonflés et vitreux, de la morve épaisse s'écoulait de son nez, ses lèvres étaient cyanosées. Un mucus compact et mêlé de sang noir s'accumulait à ses commissures et s'épanchait sur son menton. Dehors, à cinq cent mètres de là, un tank tira sur un bâtiment.

Depuis six heures du matin, une jeep de l'armée garée sur le parvis filtrait l'accès à l'église transformée en dispensaire. Les blessés et les sans-abri devaient faire tamponner leur laisser-passer par deux militaires relevés toutes les six heures, subir une fouille et entrer par une porte latérale gardée par deux autres soldats en tenue de combat.

A dix-sept heures, alors que Carla, l'infirmière-chef, bavardait avec le lieutenant Franchi, deux motos débouchèrent d'une rue et foncèrent sur la place, chacune montée par deux individus casqués. L'homme assis à l'arrière de la première lança une grenade défensive en direction des soldats. Elle explosa sur la jeep qui prit feu aussitôt, deux militaires tombèrent, les autres ripostèrent. Les motards s'abritèrent derrière leurs véhicules et sortirent des revolvers de leurs blousons.

Le lieutenant Franchi était effondré et sanglant. Son œil pendait hors de l'orbite. Carla avait une hémorragie au bras, une autre à la cuisse et le visage couvert de sang. Un éclat avait traversé son ventre et sectionné sa moelle épinière. Elle voyait la voiture en flamme et rien d'autre. Elle entendait les tirs et les cris et aussi l'agonie bruyante du lieutenant. Après une quarantaine de secondes la fusillade cessa, il y eut des exclamations et des rires qui n'étaient pas ceux des soldats puis une nouvelle explosion retentit à une dizaine de mètres. Le lieutenant mourut à ce moment-là. Carla agonisa encore pendant presque une minute.

Keirah était officier de police judiciaire depuis quatre ans. Elle avait vingt-sept ans. Ce matin elle avait été détachée par le commissaire Liévin auprès des services de renseignements de l'armée. Elle travaillerait désormais sous les ordres directs du lieutenant-colonel Auzier et son rôle consisterait à assister aux interrogatoires des suspects afin d'en rendre compte au préfet. Après avoir quitté son nouveau supérieur elle déambula dans l'enceinte militarisée du centre commercial. Il s'organisait sur trois niveaux de mezzanine autour d'un puits de lumière central et surplombé par une rosace en verre. La climatisation ne fonctionnait pas. La verrière concentrait la chaleur, qu'aucune aération ne venait troubler, de sorte que la température dépassait les trente-cinq degrés. Elle sortit et resta un moment sur le parvis à observer par terre, presque contre la chenille d'un tank, un pigeon mort que dévoraient des fourmis. Son visage présentait une expression indéchiffrable. Alors qu'elle se relevait et s'étirait, un jeune sergent vint lui proposer de boire un coup. Elle accepta l'invitation et le suivit dans le Quick surchauffé et transformé hâtivement en mess des sous-officiers. Il y régnait une agitation bon enfant. On y buvait de la bière. Keirah était la seule femme. Vers dix-neuf heures on rétablit l'air conditionné. Des cris de joie accueillirent l'événement.

Les parents de Donatien profitèrent des heures de libre circulation pour se rendre à pied au commissariat et signaler sa disparition. L'endroit débordait de prisonniers blessés et agressifs. L'armée assistait la police dans ses tâches administratives. Un homme en uniforme et visiblement débordé enregistra une main courante.

17 juin

André regarda l'heure à son radio-réveil : il était huit heures. Il l'alluma d'un air las ; aucun son n'en sortit. Il soupira, et c'était un long soupir. Il ouvrit un tiroir de sa commode. Il en sortit un Smith et Wesson modèle 36 dissimulé sous une pile de tee-shirts et enveloppé dans une peau de chamois. En s'asseyant sur le lit, il prit soin d'éviter le costume qui y était posé. L'arme sentait l'acier et la graisse. Il appuya le très court canon contre sa gorge ; bloqua sa respiration, ferma les yeux, ne tira pas. Il déplaça le canon de quelques centimètres vers le haut, contre ses lèvres. Il ouvrit la bouche. Le contact du métal sur ses dents le fit grimacer. Il tenait l'arme de la main droite. Il abaissa le chien avec le pouce, et ce geste n'était pas commode, vu la torsion qu'il imposait à son poignet pour tenir le revolver face à lui. Son autre main, crispée sur le canon, le maintenait dans la bouche. Son visage exprima une importante tension. Peut-être hésita-t-il. Il ne faisait aucun mouvement qui permettait de le conclure. A la fin, il tira.

Depuis le sommet d'une tour, un homme tirait au fusil sur trois cars de police en stationnement. Les CRS, abrités derrière des voitures, ripostaient. L'écho des coups de feu claquait sur toutes les façades de la cité. Aux fenêtres, des visages inquiets ou rigolards observaient la scène. Le tireur abattit un CRS puis reçut une balle qui lui fit éclater le front et le renversa en arrière. Un groupe de quatre hommes en tenue d'assaut pénétrèrent dans l'immeuble.

La salle d'interrogatoire était un garage à voiture fermé, éclairé par un spot lumineux de soixante watts et maintenu à une température supportable par un gros ventilateur à pales, tous deux branchés à un groupe électrogène. Les moteurs du générateur et du ventilateur tournaient selon des rythmes contradictoires. Leur niveau sonore élevé remplissait d'un bourdonnement pénible la totalité du local. Ça sentait l'essence, la poussière et le vestiaire. Fred était assis sur une chaise métallique rivetée au sol, chevilles menottées, épaules tordues en arrière, poignets menottés dans son dos. Une lanière de cuir enserrait son cou et maintenait sa tête fixée au dossier. La chair était décolorée autour de l'entrave. Fred n'avait plus de vêtement. Bien qu'il transpirât, sa peau se couvrait de chair de poule et il claquait des dents. Des ecchymoses déformaient son visage. Il portait des marques noires de brûlures, en forme de H, à la verge et aux tétons. Un de ses doigts, cassé, dégouttait, environ une goutte toutes les trois secondes, chacune se formant à l'extrémité de la phalange, sous l'ongle, grossissant, s'alourdissant, enfin se détachant, tombant, s'écrasant. Au sol, cela dessinait des soleils rudimentaires et enchevêtrés. La main était maculée de brun. A ses pieds il y avait un seau rempli d'eau. Des éclaboussures entouraient le seau, tâches sombres que buvait le ciment gris du garage. Non loin il y avait une batterie avec divers cadrans et potentiomètres, d'où partaient deux fils en plastique noir, consolidés en plusieurs endroits par du ruban adhésif de même couleur, terminés par des pinces crocodiles. La batterie aussi était reliée au groupe électrogène.

Fred n'était pas seul dans le garage. Il y avait deux soldats qui se tenaient debout près de lui et un homme en civil assis sur une chaise dans un coin. L'homme en civil était un policier. Il consignait tout ce qui se passait. Pour l'instant ses notes remplissaient trois pages d'un carnet de format A5. L'un des deux militaires avait vingt ans, l'autre quarante. Tous les deux suaient et paraissaient furieux. Le vieux posait les questions.

– Pour la dernière fois, fils de pute. Il crèche où, ton pote ? C'est quoi son adresse ?

Fred ne répondit pas. L'autre continua.

– Qui c'est qui a fourni les grenades ? C'est lui ou un autre type ?

Le jeune intervint.

– Mais putain de merde tu vas parler enculé ?

Il bondit sur Fred et lui donna un coup de poing au ventre, sec, fort. Fred se contracta et se tordit autant qu'il pouvait.

– Tu sais dans quel état il est le mec que tes potes ont grenadé ? Tu le sais ? Il est dans le coma, enculé de ta race ! Dans le coma ! Il a son visage complètement brûlé ! Il a perdu soixante pour cent de son poumon gauche ! Espèce de bâtard !

– Laisse tomber, on va le travailler à l'électricité encore un coup. Viens, aide-moi.

Ils prirent les pinces crocodiles et les fixèrent aux testicules de Fred au lieu de sa verge. C'est le jeune soldat qui mit la machine en marche. Le courant électrique fit un circuit complet, d'un fil à l'autre, en passant par le corps de Fred, qui se contracta. Ses yeux s'exorbitèrent. Il bava et hurla de douleur. Il était tendu, tétanisé, tous ses muscles bandés, galvanisés par l'électricité qui le traversait. Le jeune soldat tourna le potentiomètre à fond et on entendit, sous les cris de Fred, un grésillement. Une odeur de grillé envahit la pièce. Le policier en civil eut un haut le cœur et pâlit. Il se leva pour reprendre consistance.

– Arrête, arrête, dit le vieux soldat. Arrête.

Le jeune soldat tourna la molette dans le sens opposé. Fred devint mou. De la fumée montait de ses testicules.

Le vieux soldat détacha les pinces et eut un mouvement de recul très vif.

– Bordel ! C'est dégueulasse ! Putain !

Les couilles avaient brûlé. La peau avait partiellement fondu et s'était soudée au métal. Des particules de chair y restaient attachées.

Une odeur de merde s'éleva et supplanta toutes les autres. Le policier nota l'heure du décès et termina son rapport, toujours pâle. Sa main tremblante rendait son écriture moins lisible.

Ils ouvrirent le garage pour aérer. L'odeur de chair grillée imprègnerait leurs vêtements et leur peau pendant des heures. Ils fumèrent. Pendant un moment ils ne parlèrent pas. Ensuite ils échangèrent des banalités.

De la vapeur d'eau embrumait la salle de bain, bien que la porte fût ouverte. L'homme, un Noir, était nu et encore mouillé de la douche. Il se tenait devant un lavabo en émail blanc entretenu avec soin. Il avait essuyé la vapeur qui couvrait la glace et s'y regardait comme tous les matins, mais aujourd'hui il examinait son reflet avec attention. Un mince trait rouge soulignait ses paupières inférieures. Une multitude de minuscules boutons pullulait autour des yeux et sur le front. Il les toucha, fronça les sourcils, serra les mâchoires. Puis son visage se relâcha et dans le même temps son regard glissa vers le bas. Toute concentration disparut, laissant place à une expression consternée. Il demeura ainsi un moment, tenant la vasque du lavabo, après quoi il s'en détacha et s'assit sur le rebord de la baignoire. Ses doigts glissaient sur son crâne rasé et jusqu'à son front. Son regard marquait l'anxiété.

Il se leva, fouilla dans l'armoire à pharmacie et en sortit un thermomètre qu'il cala sous son aisselle gauche. Il attendit puis lut la température : trente-neuf degrés. Il était vingt et une heures.

18 juin

Lucas avait vingt-deux ans. Il gisait affalé sur son canapé. La fièvre empourprait son visage, sa respiration sifflait, des larmes coulaient de ses yeux rouges. Un mélange de sang et de vomi emplâtrait son tee-shirt. Il ouvrait la bouche mais rien n'en sortait que le sifflement peu sonore de son souffle ; parfois il perdait conscience. Il lui arrivait de se concentrer sur les bruits extérieurs ou bien de fixer son attention sur un groupe de silhouettes armées qui passaient dans la rue. Alors, une lueur d'intelligence ou l'éclat d'une émotion lui allumait les yeux. Le reste du temps il agonisait. Il couinait et se tordait avec de moins en moins d'énergie, en proie aux douleurs internes que provoquait la maladie en détruisant ses organes. A la

fin il ne chassait plus les mouches qui butinaient le sang à ses écorchures ou sur ses lèvres gangrenées. Il mourrait sans faire de bruit ni rien manifester. Dehors, des militaires continuaient à patrouiller mais il y était désormais indifférent. Il arrivait qu'on entendît des échanges de coups de feu. Un tel événement était rare et ne paraissait pas parvenir à sa conscience.

Dans le lit de camp à montants métalliques, la femme d'origine sénégalaise, recouverte d'un drap de coton blanc, ne bougeait pas. Seule sa tête et le haut de son cou dépassaient. Ses yeux étaient fermés. Son visage inexpressif transpirait. Des mèches échappées de la natte qui rassemblait ses cheveux noirs se collaient sur son front. Des croûtes jaunâtres lui cernaient les yeux, les narines, les lèvres. Un sang noir et chargé de caillots s'accumulait dans le nez, qu'il fallait essuyer. La peau de son visage et de son cou se nécrosait en plaques sombres ; là où il n'y en avait plus la chair apparaissait pale et malade. La jeune femme, comateuse, ne souffrait pas. Sa respiration habituellement silencieuse chuintait parfois.

La chambre était simple : des murs couverts d'une tapisserie jaune clair, des tomettes, un plafond blanc et propre. En plus du lit, il y avait une armoire et une table pareilles à celles des chambres d'hôtel bon marché. Un Coran était posé sur la table et un tapis de prière roulé dessous. D'épais rideaux blancs filtraient la lumière de l'unique fenêtre et la pénombre donnait une impression de paix. La pièce était fréquemment lavée à l'eau de Javel mais l'odeur des miasmes persistait.

Assise sur une chaise à proximité du lit, une jeune Marocaine veillait la malade. Ses cheveux teints en blond étaient réunis en tresses fines. Son rouge à lèvres rose vif contrastait avec la couleur de sa peau. Elle portait un body et une mini jupe écarlates, des bas blancs, des chaussures à talons hauts. Ses ongles étaient vernis en rouge aux mains et aux pieds. Près d'elle il y avait une corbeille à papier qui contenait une dizaine de cotons et de compresses tous imbibés du même mélange de sang et de pus.

Elle jeta un regard inquiet à Samira. Samira s'occupait d'elle et des autres filles depuis le début des émeutes. Il y avait deux jours qu'elle était malade et son état empirait d'heures en heures. Elle ne s'alimentait plus. Elle n'était pas la seule à avoir contracté cette maladie. Les pensionnaires colportaient les rumeurs venues du dehors. Il était question d'une épidémie mais personne ne savait rien. Sortir se renseigner semblait trop dangereux.

Une infirmière venait régulièrement examiner Samira. A chaque visite elle lui ouvrait la bouche pour y faire pénétrer de l'eau au moyen d'une seringue, mais la mourante rejetait toute quantité trop importante. A seize heures elle entra dans la chambre. C'était une Algérienne d'une quarantaine d'années. Elle portait une robe d'infirmière et avait les cheveux coiffés en chignon. La fatigue marquait son visage. Elle échangea un sourire avec la jeune Marocaine et elle bavardèrent un instant. La jeune fille voulut savoir s'il y avait des nouvelles de l'extérieur. L'autre répondit que non, mais que la violence avait cessé. Puis elle s'approcha de Samira. Elle contrôla le pouls et la respiration, se releva, garda le silence un instant. D'une voix ébranlée, elle déclara que la femme était morte. La jeune fille se figea sans répondre. Son visage reflétait l'incrédulité. Des larmes leurs montèrent aux yeux. L'infirmière rabattit le drap sur le visage de la morte, la jeune fille alla fermer les volets, durant le court moment où la fenêtre était ouverte on entendit des bruits de tanks.

On ignorait comment la maladie se contractait. Peut-être dans l'air ou dans l'eau, peut-être au contact des autres malades, dans leurs déjections, leur souffle, leur salive ou leur sperme ; personne ne savait. L'incubation durait quatre jours, entraînant tantôt des états grippaux, tantôt aucun symptôme. La première phase de la maladie venait ensuite. Six heures de fièvre, migraine, courbatures et anémie. Chez certains malades on observait des boutons autour de la bouche et des narines ainsi qu'un léger rougissement du blanc de l'œil. La deuxième étape durait douze heures et provoquait diarrhées, vomissements, douleurs aiguës aux ganglions et aux muscles. L'hyperthermie et la déshydratation devenaient inquiétantes. Les malades perdaient conscience par intermittence, leur mémoire immédiate s'altérait, leur épuisement empirait. La dernière étape durait six heures. Les organes cessaient de fonctionner. Des hémorragies internes teintaient de sang noir les vomissements, fèces et urines. Les muqueuses se nécrosaient. La malade mourrait.

La maladie toucha quatre vingt dix pour cent de la population humaine ; sur cette masse de personnes atteintes, cinq pour cent survécurent à l'attaque. Dans une ville comme Paris deux millions et cent mille personnes attrapèrent la maladie et sur ceux-là environ deux millions moururent. Cela arriva entre le dix-sept et le dix-huit juin.

Anne-Marie redressa son torse en grimaçant et s'adossa contre le mur. Elle perdit et reprit conscience plusieurs fois. A chaque réveil son regard était égaré. Elle ne savait plus où elle se trouvait. Elle se releva avec difficulté. En s'aidant des murs, elle progressa jusqu'au lit. Chaque geste la rapprochait de l'épuisement et ses efforts pour respirer lui crispait le visage et le ventre. Du sang poissait le traversin et des traces humides et sombres souillaient la housse aux endroits où elle n'avait pas pu se retenir de chier au cours des jours précédents. Elle se laissa tomber sur le matelas. Elle s'évanouit.

19 juin

Le chien était un épagneul de couleur beige, âgé de trois ou quatre ans, tatoué, qui s'appelait Crapule. Il portait un collier bleu vif. Une capsule de laiton y était accrochée, enfermant des informations à son propos. Il passa par le portail ouvert et pénétra dans la propriété. Il trotta dans le jardin jusqu'à la maison, flairant la piscine au passage. Les oiseaux venaient y boire et les insectes morts faisaient comme des grains de poussière à la surface. Il poussa du museau la porte d'entrée entrebâillée. Il se rendit d'abord à la cuisine. Il renifla la gamelle. Des mouches s'éloignèrent. Elle contenait une pâtée très odorante. Il se détourna et lapa un peu d'eau sale dans un bol ébréché. Il s'intéressa ensuite à la poubelle. Il promena sa truffe sur le couvercle de plastique jaune et le gratta. Il racla avec une insistance croissante. La poubelle tomba, s'ouvrit et déversa une partie des ordures qu'elle contenait. Le chien recula, huma deux ou trois fois, s'approcha du tas. Il mangea les restes de nourriture.

Son repas terminé, il quitta la villa pour chier près d'une Renault 21 couleur prune et pisser contre sa roue avant gauche. Il alla jusqu'au garage et s'endormit au pied d'un buisson.

La maladie avait frappé partout, très vite, sans épargner les gouvernements ni les administrations. Les survivants étaient dépassés. Il n'existait aucun plan. Personne n'avait prévu une catastrophe de cette ampleur. Il n'y avait aucune directive. D'une manière générale l'armée prit le pouvoir partout où il y avait un pouvoir à prendre. Très peu d'endroit au monde dérogèrent. Les soldats mourraient en masse comme tout le monde mais les appareils militaires parvenaient à faire face. Des jeunes gens s'engageaient, motivés par la perte d'une famille et le désir de trouver une issue au cataclysme, qui venaient renouveler les effectifs pour un temps, avant de disparaître à leur tour et être remplacés par d'autres. L'armée organisa partout le ramassage des cadavres et leur crémation, souvent en collaboration avec ce qui restait des autorités civiles. Les soldats recrutaient beaucoup à cette occasion. Des veufs, des orphelins. Le pillage, le viol et le meurtre devinrent la routine, un exutoire normal à l'horreur de la tâche.

Le camion numéro 69-134 diffusait les informations et distribuait les sacs dans le troisième arrondissement de Lyon. Dans chaque ville importante les sacs étaient fabriqués par une unité de volontaires sur le modèle des sacs de morgue. Après chaque transport ils étaient désinfectés et réutilisés. La procédure était simple. Il fallait marquer à la craie sur chaque porte d'immeuble ou de maison le nombre de sacs nécessaires. Les corps devaient être emballés individuellement, avec leur nom indiqué sur l'étiquette prévue à cet usage. On déposait les paquets dans la rue, ainsi protégés du pillage et des animaux, en attendant que les camions de ramassage puissent les emporter au crématoire. Les rues et les maisons étaient en réalité jonchées de cadavres abandonnés. Les chiens et les chats errants dévoraient les plus frais. Les rats charognaient en bande. Il n'y avait plus que l'odeur de la chair morte. La distribution de sacs était un geste inutile qui concernait moins d'un mort sur dix, accompli par acquit de conscience.

L'équipage du 69-134 se composait du sergent Frank Valadon, du caporal Joseph Dubourg et des soldats Roger Hourtic et Damien Degard, dit Dédé. Frank Valadon, vingt-trois ans, était responsable du camion et le conduisait. Il avait attrapé la maladie et y avait survécu. Sa peau était jaunâtre, tendue et vérolée. Il était sourd d'une oreille et avait maigri de quinze kilos. Ses yeux étaient creusés et son visage épousait la forme de son crâne. Joseph Dubourg s'occupait de la diffusion des messages. Il était âgé de cinquante-deux ans, avait des cheveux gris acier, des yeux bleus perçants et une carrure de rugbyman. Toute sa famille était morte mais il n'avait pas été atteint. Roger Hourtic avait quarante-huit ans. Il était marié depuis vingt-quatre ans. Il n'avait aucune nouvelle de ses enfants qui étudiaient à Paris, sa femme était morte, il avait survécu à la maladie. A cause d'une infection il avait perdu ses dents, un œil et un bras. Il ne pouvait plus chier. Il pompait sa merde à l'aide d'un appareil. Damien Degard, trente ans, était d'origine portugaise. Il était petit, sec et mat. Son arrière-grand-père s'appelait Delgado mais le nom de famille avait été francisé à la génération suivante. La maladie ne l'avait pas touché. Roger et Damien étaient chargés de

la distribution des sacs et de la sécurité du camion. Ils ne se séparaient jamais de leurs armes même si la raréfaction des munitions restreignait leur emploi.

Ils se parlaient peu. Ils accomplissaient leurs tâches de manière mécanique, dans une hébétude et un épuisement partagés par les survivants qu'ils croisaient. Survivants et militaires se haïssaient mutuellement, sans doute à cause du cauchemar absurde et routinier qu'ils vivaient en commun et dont ils se renvoyaient la responsabilité.

Damien présenta les premiers signes de la maladie vers vingt-trois heures. Il dormait depuis longtemps et la fièvre le réveilla. Il sortit de la boutique transformée en dortoir. Il grimaçait en marchant. Il fuma sur le quai du métro, adossé à un tank de faction inutile puisqu'il n'y avait plus d'émeute depuis quarante-huit heures. Une toux sèche le cassa en deux, il cracha du sang et de la salive, une nausée transforma l'épisode en crise de vomissements qui dura plusieurs minutes. Il grelottait. Après avoir récupéré un peu de souffle il se rendit au poste de secours à l'intérieur de la gare. Une cinquantaine d'autres soldats étaient là, manifestant les mêmes symptômes. Les discussions et les rumeurs circulaient, relayées par des voix lasses et ponctuées de hochements de tête épuisés et de regards fébriles et entendus.

Les médecins et les infirmiers étaient débordés. Dans leurs rangs aussi la maladie avait frappé. On isola les invalides dans une rame de métro gardée par des militaires qui paraissaient en bonne santé. On leur donna des antibiotiques inutiles. Ils se laissaient faire, dépossédés de leurs armes, sans énergie. Damien fit partie de la première vague. Au fil des heures, d'autres les rejoignirent. On accrocha d'autres wagons.

L'atmosphère était chargée de toux, de sueur et d'odeurs délétères.

À l'aube trois rames étaient remplies de malades debout et serrés comme aux heures de pointe. Les premières diarrhées sanguinolentes se déclarèrent à sept heures et quart. Damien était inconscient ou mort depuis longtemps. Des policiers en civil utilisèrent le système d'aération des wagons pour gazer les soldats au monoxyde de carbone. Trop faibles pour se révolter, ils mirent soixante à soixante-quinze minutes à mourir.

20 juin

En France, en additionnant à ceux qui survécurent à la maladie ceux qui en furent épargnés, il resta neuf millions d'habitants. Dans la nuit du dix-neuf au vingt juin la seconde attaque frappa aussi violemment que la première. Au matin il demeura sur tout le territoire un million et quatre cent mille survivants. Dans le monde, plus de quatre vingt-dix huit pour cent de l'humanité mourut.

Des rescapés erraient dans les rues des grandes villes, d'autres se suicidaient. Aucun véhicule ne circulait plus. Des chiens squattaient les maisons remplies de cadavres. Les corbeaux, les rats et les mouches étaient plus nombreux que sur un champ de bataille. L'armée ne distribuait plus rien, ni sac ni information ; tout était fini. Des civils continuaient à alimenter les crématoires débordés. L'odeur de la chair brûlée se disputait à l'odeur de charnier. Quarante mille vivants à Paris, quelques dizaines dans certains gros villages. On se regroupait en bandes. On investissait les immeubles et les pavillons pour évacuer les morts et trier les objets de valeur. On occupait les appartements, on mettait en commun les ressources. On se battait pour la possession d'une bague, on exterminait des chiens pour venger un cadavre, on s'entretenait pour un congélateur plein de nourriture. L'eau courante n'était plus potable. Un litre d'Evian valait une vie humaine. Pillards contre pillards, pillards contre citoyens. Ailleurs des exodes se produisaient. Des gens erraient avec peut-être l'espoir de trouver un endroit habitable, ou simplement poussés par la nécessité de fuir les charniers, les rats, les maladies et les voleurs. Certains avaient un objectif précis, comme rallier un entrepôt ou une usine, la plupart avançait simplement. Les militaires et les policiers se regroupaient eux aussi et se livraient au pillage ou à l'occupation. Les beaux quartiers étaient des cibles fréquentes. Partout les gens sains excluaient par peur de la contagion ceux qui avaient été atteints et avaient survécus. Il y eut des assassinats et des meurtres de masse, il y eut des bûchers.

Crapule explora le reste de la maison. Au rez-de-chaussée, dans la chambre des parents, le corps de la femme occupait le lit, l'époux gisait à terre. Une grande quantité de sang et de vomi les souillait. Des asticots creusaient la chair sous leur peau détachée en plaques comme de la vermine sous l'écorce d'un arbre. À l'étage les trois enfants se serraient dans le même lit, la couette et le matelas gorgés de sang noir et de déjections, moins de larve que dans l'autre pièce, la mort était plus récente.

Jean-Louis Akkouche avait cinquante-deux ans et son épouse cinquante-trois. Ils habitaient ce pavillon depuis dix-sept ans.

La femme s'était tordue de souffrances toute la nuit. La maladie avait rongé son cerveau et elle avait insulté son mari devenu un étranger. Elle avait hurlé de terreur, vomi des glaires et des caillots, chié une bouillie sanglante à l'odeur acide qui avait ruiné le matelas, elle était morte seule, prisonnière de sa conscience détruite.

A l'aube Jean-Louis utilisa un marqueur à encre indélébile pour inscrire le chiffre un sur la porte du pavillon. La détresse et l'épuisement marquaient son visage. Il attendit le camion toute la journée. Le camion ne vint pas. En fin d'après-midi il explora le quartier. Il ne trouva aucun survivant. Il retourna chez lui, dans la puanteur familière. Il écouta des disques de Henri Salvador que sa femme aimait mais pas lui, il pria.

Au crépuscule il déshabilla sa femme et lui nettoya la peau avec un drap mouillé. Ensuite il étendit au pied du lit une couverture propre sur laquelle il fit basculer le corps pour l'y enrouler. En faisant cela il pleurait et ses mains tremblaient. Il fallut ensuite sortir le paquet de la chambre. Il attrapait à deux mains une extrémité de la couverture, se campait sur ses jambes, tirait sur vingt centimètres, lâchait, reprenait son souffle, recommençait, de temps en temps passait de l'autre côté pour pousser de dix centimètres avec les mains et les pieds en grognant sous l'effort. Il transpirait et respirait avec douleur. Il sortit le corps de la chambre. Il traversa tout le couloir. La progression y était plus facile car le carrelage accrochait moins que la moquette. Pour descendre l'escalier il n'y eut pas d'autre solution que de pousser le corps pour qu'il dévale. Ce fut grotesque. La tête, libérée, tapa contre une marche. La couverture coinça à mi-course. Le corps sortit à moitié et glissa. Jean-Louis laissa éclater son découragement puis se reprit. Il fallut tout remettre en ordre, dégager la couverture, forcer encore pour lui faire reprendre sa chute mais la retenir pour ne pas laisser une nouvelle fois échapper le corps. En bas il resta encore le séjour à franchir. Jean-Louis, en sueur et hors d'haleine, écarta les meubles pour faciliter son trajet.

Transporter le corps de la chambre jusqu'au jardin avait pris trois quarts d'heure. L'homme était courbé en deux, la respiration rauque, le visage rouge. Il retourna dans le pavillon se munir d'une bonbonne d'huile à friture. Il en arrosa le tapis. Il enflamma une allumette et la jeta. Ca s'embrasa vivement et brûla toute la nuit. Il demeura jusqu'au matin à regarder sa femme brûler. Il n'y avait aucun autre bruit que les flammes et la destruction du corps. L'odeur prenait au ventre et la chaleur cuisait la peau.

La température n'était pas assez forte pour consumer les muscles ni brûler les os. Seules la peau, la graisse et la couverture disparurent. A la fin il restait un squelette aux muscles carbonisés et des lambeaux de tissu fondu. Une suie grasseuse avait noirci la façade de la maison.

21 juin

La puanteur que dégageaient les anciennes zones habitées s'étendait à plusieurs kilomètres et attirait les animaux, qui ne craignaient plus l'homme et pénétraient dans les maisons, habitées ou non, pour se nourrir. En ville il ne resta que des pillards et quelques inconscients cherchant en vain un ami ou un familier vivants ; aussi quelques rescapés trop faibles pour se déplacer, qui mourraient bientôt. Les autres campaient en groupe aux abords des agglomérations et des villages. On montait des expéditions pour récupérer de la nourriture, de l'eau, des médicaments, des objets nécessaires à la survie. On troquait. Les conversations recommençaient ; certains prédisaient un retour à la normale, bientôt, quelque part, sans doute. On échafaudait des plans ; la plupart se contentait de survivre et de parler. On se montrait des photos, on se racontait des histoires de famille, sa vie d'avant la catastrophe et d'avant la maladie. On proposait des théories, on échangeait des rumeurs. On discutait de pays où rien ne s'était produit et des moyens de s'y rendre. On pleurait. On décrivait les agonies de ses proches ; toutes les histoires se ressemblaient.

Alexis avait quinze ans, les cheveux longs et un tee-shirt Mayhem. Il vivait chez ses parents. Sa chambre, située au deuxième étage d'un pavillon avec jardin, était décorée de posters de black metal, de crânes en résine et de figurines de jeu de rôle. Sa mère était morte la veille à dix-neuf heures et son père quatre heures plus tard, après une agonie qui dura toute la journée. Alexis avait passé tout ce temps enfermé dans sa chambre, lumières éteintes, volets tirés, lecteur mp3 vissé aux oreilles. Il écoutait en boucle le premier album de Burzum. Il quitta sa torpeur et coupa la musique vers trois heures du matin. Le chien n'aboyait pas. L'adolescent descendit au salon. La porte d'entrée était défoncée. Des choses avaient disparu. Quelqu'un avait chié sur le tapis. Il alla vivement à la cuisine. Le réfrigérateur était ouvert, vide. Il se rendit

au garage. Le chien avait la tête cassée. Sous la tête une large flaque imbibait le ciment. La porte coulissante était relevée et la voiture avait disparu. Il regarda le chien un long moment et pleura. Il ne faisait aucun bruit. La tristesse affaissait son visage.

Il erra quelques minutes au rez-de-chaussée meublé de façon bourgeoise et classique. Il contemplait les dégâts d'un air mou. L'énorme globe terrestre en bois, avec les chaînes de montagne en relief, était explosé par terre. Des centaines de débris pointus. Il remonta à l'étage, entra dans la chambre de ses parents, contempla leurs cadavres en pleurant sans bruit. Les livres de la bibliothèque étaient dérangés, certains étaient par terre. Il alla à la salle de bain, fit couler de l'eau chaude au robinet, regarda son reflet dans la glace. Ses yeux étaient inexpressifs. Il était peut-être perdu dans ses pensées. Il était blême. Il coupa l'eau chaude en ricanant. Il sortit de la salle de bain.

Il passa l'heure suivante à remplir un sac. Vêtements, médicaments, bouteilles d'eau du robinet, couteaux de diverses tailles, les bijoux que sa mère conservait dans sa chambre et que les cambrioleurs n'avaient pas découvert. Il ricana encore en jetant dans le sac quelques cd gravés.

Sur la place Gambetta à Bordeaux une centaine de personnes, soldats et civils, s'étaient réunis et vivaient là en dépit de l'odeur pestilentielle. Des tentes militaires occupaient le square au centre de la place. Des groupes s'étaient formés. Il fallait récupérer de l'eau dans les magasins et les maisons, la faire bouillir et la reconditionner dans des jerrycans propres ; il fallait pourvoir à tous les besoins : nourriture, médicaments, vêtements, outils, armes, sécurité ; personne n'était inactif. Trois groupes s'occupaient des cadavres. Un premier, constitué de huit volontaires, rayonnait à partir de la place en cercles excentriques et vidait les magasins et appartements des corps, qu'ils déposaient dans la rue à disposition du deuxième groupe composé de quatre volontaires au volant d'un camion. Ceux-là entassaient les corps dans la remorque et les transportaient au bout du cours l'intendance, à trois cent mètres du campement, où un dernier groupe les entassait, les arrosait d'alcool de pharmacie et les brûlait. L'odeur de mort diminuait peu à peu.

La maladie frappa à nouveau. A Bordeaux les premiers symptômes se déclarèrent vers dix-huit heures, les derniers malades moururent vers six heures du matin. La deuxième attaque laissa dans le monde cent quarante millions de survivants, à la fin de la troisième il en resta dix-huit. A New York, trente mille survivants. Dans toute la France, cent quatre vingt mille. Dès les premiers symptômes la panique frappa ceux qui étaient épargnés. Sous l'effet de la terreur les groupes se disloquèrent. La violence s'installa. Ceux qui n'étaient pas touchés achevaient les malades et il n'était pas rare qu'ensuite ils s'affrontent pour une possession ridicule ou pour un territoire appartenant de toute façon aux insectes et aux animaux. On s'isola. Certains prièrent.

Crapule dévora une partie du plus jeune enfant.

22 juin

Véro et Marc étaient ensemble, Serge et Camille, non. Ils se connaissaient du lycée mais n'étaient pas amis. Véro était âgée de dix-huit ans, Marc de quinze et demi, Camille de seize et Serge de dix-neuf. Ils avaient perdu la totalité de leur famille et de leurs proches et demeuraient les derniers survivants de leur école. Suivant l'appel des camions, ils s'étaient rendus place Gambetta mais n'y trouvèrent que des cadavres, un bûcher encore fumant et des animaux. S'il y avait jamais eu des survivants, c'était fini. Les quatre adolescents décidèrent de camper dans Virgin, peu abîmé par les émeutes et les pillages, en attendant. Marc avait attrapé la maladie dès la première attaque et y avait survécu. Il avait d'importants problèmes de digestion et il lui arrivait de vomir du sang. La peau de son visage, de ses mains et de ses organes génitaux était couverte d'une myriade de petits boutons qui le démangeaient énormément et laissaient couler un pus épais mêlé de sang qui coagulait en croûte orange et douloureuse quand il les grattait trop fort. Camille et Serge avaient contracté la maladie à sa troisième attaque. Toutes les muqueuses de la jeune fille s'étaient nécrosées, vagin, anus, bouche et n'étaient plus désormais que des orifices sanglants et noircis. Elle avait perdu toutes ses dents. Ses gencives pourries s'effiloçaient en morceaux de chair décomposée à chaque repas qu'elle absorbait. Se nourrir, uriner et déféquer lui arrachait des cris et des larmes de douleur. On retrouvait dans ses selles des lambeaux de chair corrompue et un sang noir qu'elle évacuait en caillots gluants. Elle devait tous les jours s'administrer une solution d'alcool en lavement pour ne pas subir d'infection, selon Serge qui tenait l'information d'un militaire de rencontre. Serge, quant à lui, avait subi des dommages au système respiratoire. Il ne pouvait pas faire d'effort important, avait des difficultés à

respirer et souffrait de spectaculaires crises d'asthme qui se terminaient par des toux sanglantes et des évanouissements. Il endurait quand il marchait trop longtemps des crampes musculaires qui le tétanisaient et le tordaient de douleur. Sa peau était crevassée et ravagée de boutons purulents. Véro était indemne. Elle conservait son apparence. C'était une jeune fille blonde aux yeux verts, avec une peau saine et un corps attirant. Le vingt juin elle avait été violée par deux militaires qui voulurent la tuer. L'intervention de Serge l'avait sauvée. Il avait abattu les deux soldats avec un Beretta 92S récupéré sur le cadavre d'un policier. C'est à cette occasion que Véro avait rejoint le groupe que Camille, Serge et Marc constituaient. Dès la première nuit Véro et Marc dormirent ensemble.

Sur la place Gambetta, à partir de la fin de la matinée et tout le long de la journée, des survivants se regroupèrent. Parmi eux, un petit nombre était complètement sain. A Bordeaux il restait moins de mille personnes vivantes. Environ cent cinquante furent sur la place, isolées ou en petits groupes. Camille, Serge, Véro et Marc quittèrent le Virgin pour se mêler aux gens. Ensemble, tout ce monde dégagna les cadavres, récupéra les vêtements utilisables ainsi que tous les objets, armes, munitions, médicaments. Les hommes armés, souvent anciens militaires ou anciens policiers, s'imposèrent comme leaders. Il y eut des affrontements, mais dans l'ensemble les gens désarmés et civils obéissaient par habitude aux soldats et aux flics. Des groupes trièrent les objets récupérés, d'autres groupes, armés, firent le tour de toutes les boutiques et de tous les immeubles qui cernaient la place, fouillèrent toutes les voitures pour récupérer de la nourriture, des médicaments, tout ce qui pouvait servir. Les cadavres dénudés furent entassés près de l'ancien bûcher, mais personne ne songea à les brûler. Les gens ne croyaient plus que brûler les corps serve à quelque chose. Les éloigner permettaient de tenir les animaux à l'écart mais leur quantité effrayante étouffait toute volonté de les enterrer. Les vivants espéraient que la maladie ne frapperait pas à nouveau et redoutaient qu'elle le fasse. Toutes les discussions étaient liées à ça. Les gens énuméraient leurs disparus, décrivaient l'agonie de leurs proches, confrontaient leurs hypothèses sur l'origine possible de ce cauchemar et les probabilités qu'il avait de se répéter. La possibilité d'une prochaine attaque faisait l'objet de beaucoup de débats. Chacun avait son avis. A la nuit tombée tous s'organisèrent pour le repas. Chacun participa. On partagea la nourriture, ce fut difficile. On aménagea un tour de garde pour la nuit, qui passa sans événement.

Frank faisait équipe avec Olivia depuis ce matin. Ils se connaissaient de vue pour fréquenter les mêmes salles de concert et les mêmes bars. Aucun des deux n'avait contracté la maladie. Frank était âgé de trente et un an, Olivia de vingt. Vers midi, ils croisèrent un groupe d'une douzaine de personnes à l'apparence hideuse, pour la plupart fortement handicapées par les séquelles de l'épidémie, qui leur avaient suggéré de les rejoindre. Ils allaient place Gambetta. Il y avait un camp, des soins, de la nourriture pour tout le monde. Frank et Olivia déclinèrent l'invitation.

L'homme était un ancien vigile. Ces derniers temps, en compagnie de son chien, il pillait les pavillons des banlieues bourgeoises. Il s'intéressait aux bijoux et aux objets de valeur et avait tué plusieurs personnes pour avoir accès à leur argent. Dès les premières émeutes il s'était rangé du côté des pillards. L'avant-veille son chien s'était planté un important bout de verre dans la patte et la blessure s'était infectée. Il avait passé la nuit à gémir, incapable de marcher, et mourut au matin. C'est en enterrant l'animal que Frank rencontra Olivia. Elle était étudiante en médecine. Ils se reconnurent et décidèrent de s'associer. Elle se joignit à lui pour dire quelques phrases banales en hommage au chien.

Olivia n'avait pas mangé ni dormi depuis vingt-quatre heures. Elle fuyait un groupe d'une vingtaine de survivants basés à Mérignac qui avait sombré dans la violence lors de la troisième attaque de la maladie. Des gens avaient essayé de la tuer et de la violer. Depuis, elle cherchait un abri sûr. Elle envisageait de quitter la ville. Pour cela, d'après elle, il faudrait s'agglomérer à un groupe mais l'idée ne lui plaisait pas. Frank suggérait de continuer à piller les maisons et les cadavres encore quelques jours afin de constituer un butin qui serait peut-être utile plus tard et d'attendre quelques jours, voir si la maladie frapperait encore.

23 juin

Au fil des heures, les derniers véhicules encore en activité tombèrent en panne d'essence ou furent détruits par les pillards. Les derniers postes France Télécom, les derniers transformateurs EDF cessèrent de fonctionner. Les dernières sources directes de nourriture, magasins, supermarchés, boulangeries, MacDonalds, restaurants, furent épuisées. A la fin de cette journée la chasse et la cueillette devinrent les seuls moyens de se nourrir et le feu l'unique moyen de se chauffer. Les déplacements s'effectuaient à pieds

ou en vélo. Les médicaments commencèrent aussi à manquer. Les derniers militaires en activité désertèrent. Toute forme d'organisation étatique se disloqua. Il ne resta plus que des bandes, des individus isolés et des tentatives de créer des communautés éphémères, liées simplement par la nécessité de se regrouper pour survivre. Les relations sociales se limitèrent. On tuait quelqu'un pour lui voler un tube d'aspirine ou une bouteille de vodka. Les choses s'étaient dégradées puis effondrées sans retour possible. Cela avait pris dix jours.

Vers neuf heures du matin Véro se plaignit de fièvre et de migraine. Les trois autres s'inquiétèrent aussitôt et la forcèrent à s'allonger. Les symptômes se généralisèrent au reste de la communauté. On se borna à donner aux malades un peu d'eau et de l'aspirine pour combattre la douleur et la fièvre, on créa autour d'eux une atmosphère de calme. Véro était entourée de ses amis. Sa température augmenta ; vers treize heures elle se stabilisa à quarante et Véro tomba dans le coma à quinze heures trente. La maladie progressa. La jeune fille vomit du sang une première fois à dix-sept heures, et environ toutes les demi-heures jusqu'à vingt et une heures. Bien qu'aucun espoir ne l'animât, Marc la soutenait pour l'empêcher de s'étouffer dans ses déjections. Les premiers vomissements étaient chargés de nourriture. Après il n'y eut que du sang et une bile blanche à l'odeur de vinaigre périmé. A vingt-deux heures son système respiratoire défailit. Elle mourut.

Frank et Olivia dormaient à la belle étoile entre Bordeaux et Mérignac. La veille, ils avaient eu la chance de trouver un magasin de spiritueux pas totalement pillé. Ils burent du vin et du whisky et couchèrent ensemble. Frank subit une première céphalée à dix heures trente, peu de temps après s'être éveillé. Il secoua Olivia. En pleurant et sanglotant, il affirma que la lumière le blessait trop pour qu'il puisse ouvrir les yeux. Il décrivait d'une voix crispée la douleur qui lui transperçait le front, les tempes et les orbites en des points précis et fluctuants et la comparait à des clous plantés au hasard dans sa tête et sur lesquels on reviendrait sans cesse, un coup de marteau par-ci, un coup de marteau par-là. Olivia l'aida à marcher jusqu'à un hall d'immeuble où la pénombre l'apaisa. Ils dormit quelques heures. Son sommeil était agité. Il parut aller mieux vers dix-huit heures. Olivia exprimait son inquiétude et son désespoir sans pouvoir cesser de parler. Ils pleurèrent. A partir de dix-neuf heures il vomit du sang et subit des troubles de la mémoire et de l'identité. Il ne reconnaissait pas Olivia, ne savait plus qui il était, revenait à la conscience pour un court moment, recommençait. Olivia, choquée, abandonna Frank à son délire au début de la nuit. Quand elle arriva sur la place Gambetta on l'accueillit. Comme tout le monde, elle raconta son histoire. On la plaigna. Elle aida à s'occuper des mourants et des morts.

Frank appela Olivia. Du sang coulait de ses yeux et une écume rougeâtre moussait hors de sa bouche. Il cria qu'il n'arrivait pas à respirer. Personne ne l'entendit, en tout cas on ne répondit pas à ses appels. Il mourut quinze minutes après. Son sang avait envahi ses poumons.

La maladie frappa une quatrième fois en début de matinée. Contrairement à la dernière attaque, les groupes constitués ne se délitèrent pas. A Bordeaux un millier de personnes mourut. On ne compta plus que quelques douzaines de vivants. Les derniers malades décédèrent vers minuit. Il resta sur terre vingt millions d'hommes. Partout les survivants tendirent à se regrouper. Au terme de cette quatrième attaque il n'y avait plus une seule femme enceinte en vie, plus un seul enfant de moins de six ans, plus un seul individu de plus soixante-dix ans.

Le fils d'un ministre se donna la mort dans un studio de la banlieue parisienne. Dans une voiture abandonnée sur une autoroute il y avait une femme enfermée dans le coffre et un enfant mort sur la banquette arrière. Un homme de trente ans que la maladie n'avait pas touché en poignarda un autre que la maladie n'avait pas touché non plus. Il fouilla l'appartement du mort et récupéra un revolver que la victime lui avait acheté à crédit trois mois auparavant sans honorer sa dette. Sur la bande d'arrêt d'urgence d'une autoroute deux voitures étaient garées et dans chacun des coffres il y avait cent kilos de résine de cannabis. Un homme mit le feu à un hôpital et fut ensuite tabassé à mort par ceux qui l'avaient vu faire. Une bande d'une vingtaine d'individus traqua les juifs et les tua. Un père de famille, après avoir subi les premiers symptômes de la quatrième attaque de la maladie, assassina sa fille saine d'un coup de fusil de chasse et retourna l'arme contre lui. Un enfant de sept ans erra dans les rues trente-six heures sans trouver de nourriture puis mourut de faim. On le mangea. Une boulangère quinquagénaire tua et dévora ses quatre chats. Elle fut ensuite violée et égorgée par des pillards. Un homme utilisa les décombres d'un supermarché attaqué au lance-roquettes pour bâtir une église. La maladie le tua. Un homme d'une

trentaine d'année, après avoir vu mourir sa femme, étrangla sa fille de trois ans dès les premiers symptômes de la maladie. La maladie ne le tua pas.

Interlude

Durant les jours suivants, on attendit avec appréhension et angoisse une autre attaque. A bordeaux, cinq jours passèrent avant que les gens ne finissent par établir la certitude que la maladie ne frapperait plus. Il y eut un bref moment de liesse et encore des morts, ceux qui avaient survécu à la maladie mais demeuraient trop faible pour s'alimenter, ou qui n'avaient plus de défenses immunitaires. Encore deux jours, et la communauté ainsi constituée s'organisa pour quitter la ville. Le groupe comptait à ce moment-là quatre vingt six individus. L'idée générale était de rallier Toulouse et, une fois là-bas, d'aviser. Pour quitter Bordeaux, il avait fallu se décider entre l'A62 et la N113. Après diverses discussions auxquelles participèrent une partie des réfugiés, il fut admis que l'autoroute, bien que plus directe, serait moins confortable que la départementale. Cette dernière traversait plusieurs village et était souvent abritée par les arbres. Peu de temps après avoir quitté Bordeaux, le groupe avait longé l'autoroute sur plusieurs kilomètres. Le spectacle était impressionnant et inhabituel. Les voies étaient désertes à perte de vue, à part, de temps à autres, un tank abandonné.

3 juillet

A travers des champs saccagés et piétinés, la route départementale numéro onze traçait entre Casteljaloux et Cap-du-Bosc un trait droit et gris d'une longueur de douze kilomètres et parallèle à la Garonne. La population allait à pieds, sous un ciel blanc et lumineux, formant une troupe à la densité variable qui s'étendait sur deux cent mètres. Des groupes s'étaient constitués par affinités. La plupart portait des sacs de camping, certains poussaient des diables où s'empilaient des valises, d'autres manœuvraient des chariots de supermarchés remplis de la même manière ou des remorques de voitures transformées en charrettes à bras. Quelques-uns avaient emporté avec eux un chien. Les visages exprimaient la tristesse, la résignation, le désespoir, la fatigue et divers mélanges ou nuances de tout cela. Les gens parlaient peu. On entendait surtout le bruit des pas et celui des roues. Les chiens de temps à autre dialoguaient entre eux en jappant, parfois un enfant pleurait soudain et se calmait brusquement, en dehors de ça le silence régnait.

La foule n'avancait pas vite, non seulement à cause du poids dont ils étaient tous chargés et de la chaleur que le revêtement de la route renvoyait et exacerbait, mais encore parce qu'après trois jours d'exode et de nuits courtes passées à pleurer les morts, consoler les enfants ou monter la garde, l'épuisement alourdissait les jambes.

A gauche et à droite, un irrégulier rideau d'arbres séparait la route des champs abandonnés. On voyait parfois à travers les troncs, au loin, fumer encore les ruines en contre-jour d'une ferme ou d'une villa. Il paraissait que la région n'était pas sûre. La troupe était partiellement armée. Quelques personnes savaient tirer. Occasionnellement, on dépassait un véhicule militaire qui avait été incendié. Il y avait alors des traces de sang séchées par le soleil et des cadavres en uniforme étalés sur la route ou versés dans le bas-côté, englués de mouches qui s'élevaient en nuée bruyante au passage de la foule et revenaient ensuite à leur repas. Les parents ne prenaient plus la peine d'écarter le regard des enfants. Le plus souvent le trajet se poursuivait dans la monotonie. Les oiseaux volaient bas à la recherche d'une proie. Les moucheron agaçaient tout le monde. L'orage n'allait pas tarder.

Il y eut un bruit sur la gauche, provenant du talus ou des arbres. Jean tressaillit, et dans le même temps une famille de quatre personnes l'imita, un vieux d'une cinquantaine d'année, trop gros, une femme et deux enfants, le plus jeune ayant dix ans environ. Ils s'arrêtèrent. Des gens les dépassaient sans leur prêter attention. Jean avait entre trente et trente-cinq ans, voyageait seul et se courbait sous le poids d'un sac de voyage Décathlon bleu électrique. Ses cheveux étaient poussiéreux, de même que ses vêtements. Il était vêtu d'un tee-shirt noir, d'un jean et de chaussures de marche Caterpillar marron clair. Il sentait la sueur, la poussière et la crasse. Un coup de soleil lui rougissait le front. Son regard marquait la lassitude et la fatigue. Il interrogea du regard le type de cinquante ans, qui répondit par une mimique exprimant l'ignorance. La femme, moins âgée, qui poussait un caddie chargé de valises bon marché, demanda si ça pouvait être des pillards. Jean fit remarquer que si des pillards parvenaient à se dissimuler dans un terrain aussi découvert, c'est qu'ils n'étaient pas nombreux, et qu'il n'y avait par conséquent pas lieu de les craindre. « Sans doute une bestiole », observa le type de cinquante ans sur un ton neutre, et il reprit la marche. Les autres le suivirent. L'enfant le plus jeune regarda Jean avec intérêt puis détourna brusquement la tête. Il posa une question à la femme, que Jean n'entendit pas.

Le jeune homme, sans déposer son sac, enjamba avec peine le bas-côté, puis regarda un moment autour des arbres, et ensuite dans les arbres. Mais il n'y avait rien. Il agissait avec gaucherie, à cause de sa lourde charge. Les marcheurs continuaient à le dépasser avec indifférence. Après une demi-minute d'examen, il poussa un grognement que personne ne parut entendre. Il retourna sur la route. Au moment d'enjamber le talus il grogna encore, sous l'effort. Il reprit la marche, le regard tourné vers le sol. Après quelques minutes il demanda à son plus proche voisin, un jeune de vingt ans aux cheveux longs et à l'air ahuri, s'il ne voudrait pas le dépanner d'une cigarette. Le jeune lui offrit de puiser dans son paquet de tabac à rouler ; il tendit en souriant d'un air las sa blague de Fleur du pays. Il transpirait au front et sous les bras.

4 juillet

Depuis le début de l'exode trois personnes étaient mortes. Ceux qui avaient survécu à l'épidémie nécessitaient des soins et une attention que Sylvain, le médecin-chef, ne pouvait pas toujours fournir. Il était trop sollicité par les incidents liés au voyage et manquait de matériel pour soigner les infections consécutives à la maladie. Les gens se détérioraient et mourraient ; il n'y pouvait rien.

Le groupe, ralenti par les faibles et les malades, ne progressait pas vite. La vitesse moyenne sur route atteignait deux kilomètres/heure. Le soleil cognait dur. Le climat et le manque d'endurance de nombreux réfugiés limitaient les déplacements à vingt kilomètres par jour. Pour profiter de la fraîcheur le réveil avait lieu dès que le soleil permettait d'y voir, entre cinq et six heures du matin, et le départ une heure plus tard. Les militaires, sans être tyrannique, installaient une ambiance disciplinée. On marchait jusqu'à midi puis on faisait une pause de quatre heures. La troupe avait couvert la moitié de sa distance quotidienne. Les gens vaquaient à leurs tâches habituelles. Ils se lavaient, lavaient leurs vêtements, se nourrissaient, rendaient visite au médecin ou à un de ses aides. Des volontaires ravitaillaient la communauté en eau, fruits et gibier, tandis que d'autre part chacun pourvoyait à ses besoins. Les provisions collectives étaient rationnées, sauf l'eau, disponible en abondance, le réseau de distribution restant en bon état de marche. Les gens chassaient par petits groupes. Des amitiés naissaient. C'était l'occasion de discuter et de nouer des liens, d'échanger des nouvelles des morts, de se rendre compte qu'on était voisin, qu'on allait faire ses courses au même supermarché, que les enfants (décédés) allaient à la même école, etc. On parlait également avec les militaires du parcours à suivre et de l'objectif. Après Toulouse il était question d'obliquer vers Marseille. Des soldats et des policiers semblaient savoir qu'un camp de réfugié était constitué à Marseille et avait des contacts avec d'autres camps en Italie, en Corse et en Afrique du nord. La température redescendait en dessous de vingt-cinq degrés vers dix-sept ou dix-huit heures, alors la troupe se remettait en marche pour dix autres kilomètres. On s'arrêtait avant la nuit. Jusqu'à présent les étapes nocturnes s'étaient déroulées à proximité des villages. A cause des cadavres, dont l'odeur attirait des nuées d'insectes et des animaux de plus en plus téméraires, il était impossible de séjourner dans les habitations même, mais on installait le camp non loin, cela permettait aux volontaires d'aller visiter les maisons et d'y chercher vivres, médicaments et matériel. L'odeur était insupportable, mais il fallait le faire. Ces fouilles rapportaient toujours quelque chose d'utile, au moins des vêtements, on y rencontrait parfois des survivants qui rejoignaient le groupe s'ils étaient assez valides pour cela, quelquefois on identifiait des cadavres, un ami, un membre de la famille, c'était des occasions de tristesse et de deuil partagé.

Les étapes précédentes furent à proximité de Virelade le vingt-neuf juin, Langon le trente juin, on décida de quitter la RN113 pour emprunter la D10, on contourna le hameau de Mitton le premier juillet et on fit halte vers Grignols à midi (il y avait huit survivants, dont trois qui se révélèrent incapable de rejoindre la communauté et qu'on laissa là avec des médicaments, contre l'avis de Sylvain, et on y resta toute la journée et toute la nuit. On discuta avec les survivants. L'atmosphère était chargée de douceur et de tristesse. A divers moment le vent charria des odeurs de viande pourrie. On reprit la route le lendemain par la D655, on dépassa Antagnac où il ne restait personne de vivant et on poussa jusqu'à Casteljajoux. Le groupe passa la nuit dans le village même. Il y restait quelques survivants qui s'étaient en partie occupés des morts, on décida de les aider. Cela prit une partie de la soirée et presque toute la journée du lendemain, mais il sembla que c'était important d'offrir à tous ces cadavres une sépulture. Malgré tout, l'odeur de pourriture persistait. Elle imprégnait toute chose, consubstantielle à l'air lui-même. Tout le monde se réjouit de dormir dans des maisons. Dans des lits. Certains furent gênés de s'allonger dans la chambre d'un défunt, la plupart s'en fichait. Le prêtre était toujours en vie. Il donna une messe. On dormit là une autre nuit et le trois juillet on repartit sur la D655 avant de bifurquer un ou deux kilomètres plus tard sur la D11 pour une grosse étape à travers champs, jusqu'à midi où on campa un peu avant Cap-du-Bosc, un hameau désertique qui faisait la jonction avec la D8 qu'on emprunta à dix-sept heures sous l'orage. L'orage dura une heure et demie et fit chuter la température d'une douzaine de degrés. La route enjamba le pont de l'autoroute, qui présenta la même désolation qu'à Bordeaux. C'était inquiétant, ces voies désertes à perte de vue, encombrées çà et là de voitures et de tanks immobiles. On s'arrêta pour observer. On échangea des commentaires chargés d'angoisse et de fascination. On passa à proximité de Damazan et le soir on dormit juste après Aiguillon pour être contre le vent et échapper pour une fois à la puanteur. Les militaires espéraient parvenir à Agen après-demain ; là on se reposerait plus longuement et peut-être pourrait-on reconstituer une réserve de médicaments. Agen abriterait certainement une communauté et il serait sans doute possible d'y passer quelques jours. Le soir du quatre juillet, après des heures de marche sous un ciel de nuages gris-mauve à une température clémente mais dans une atmosphère moite, on dormit après Sérignac, à moins de dix kilomètres d'Agen, entre le Canal latéral à la Garonne et l'autoroute A62-E72. Il ne restait plus personne dans le hameau. Les trois cent habitants étaient morts. Les maisons étaient remplies de cadavres. Il y en avait dans les rues. Les animaux, la décomposition, la chaleur et la pluie les avaient rendus informes. Certains étaient gonflés comme des noyés, avec la même couleur bleuâtre. Les volontaires qui s'occupaient de la fouille, parmi lesquels se trouvait Yvon Lesquerre, un ancien militaire, s'étaient protégés les narines avec des foulards. L'un d'eux mentionna que le parc Wallibi ne se

trouvait pas loin, cela fit rire les autres. Pendant ce temps, au camp, Sylvain soignait les blessés et s'occupait comme il le pouvait des malades. Camille et sa femme Sandrine l'aidaient.

5 juillet

Sylvain se réveilla vers cinq heures trente du matin. Il avait envie de pisser. Il tendit le bras pour toucher sa femme mais sa main ne rencontra que du vide. Il ouvrit les yeux. Il était seul dans la tente. Il passa la main sur le sac de couchage de Sandrine, qui était froid. Le médecin ne discernait pas grand chose. Il constata cependant que le sac était fermé. Il s'extirpa du sien et sortit.

L'air bleuté du matin était frais et charriait des relents de viande pourrie. Le vent soufflait dans le mauvais sens, assez fort pour apporter au campement les miasmes du village. Dehors, tout le monde se réveillait. La plupart avait dormi dans des tentes, quelques-uns à la belle étoile. Certains confectionnaient des feux. D'autres se lavaient à poil en s'ébrouant sous l'eau froide. La pudeur n'était plus la même depuis le cataclysme.

Sylvain parcourut rapidement le camp, qui s'étendait sur environ deux cent mètres, à la recherche de Sandrine. Il ne la trouva pas. En chemin, Patrice puis Camille le rejoignirent. Eux non plus ne l'avaient pas vue depuis la veille.

Tous trois allèrent informer Fred Cuvelier, l'un des dirigeants de la communauté. La nouvelle se propagea rapidement, suscitant émoi et commentaires. Sandrine était connue de tous. Elle aidait souvent Sylvain. On essaya de reconstituer son emploi du temps. Sylvain avait terminé la soirée en jouant aux cartes avec Patrice et le groupe qui revenait de Sérignac, tandis que Sandrine avait déclaré vouloir se coucher tôt. En effet, on se souvenait de l'avoir vue entrer dans la tente peu après la fin du repas. Sylvain ne se rappelait pas si sa femme était là ou pas quand il s'est couché une ou deux heures plus tard, à moitié endormi et légèrement ivre. On exprima de l'inquiétude. On retarda le départ et forma des groupes de volontaires qui fouilleraient les environs. Pour ne pas perdre de temps, les autres plieraient les tentes et rangeraient les affaires de ceux qui fouillaient.

Il y eut des battues vers le canal et d'autres vers l'autoroute. Rien n'indiquait que Sandrine eut prit l'une ou l'autre de ces directions. On ne trouva pas de corps, pas de trace, pas d'indice. On ne trouva rien au bout de deux heures, alors que les fouilles avaient formé autour du camp un cercle d'un kilomètre de diamètre. Le terrain était dégagé et peu propice à dissimuler un cadavre, que ce fut à la suite d'un accident ou d'un crime.

Les visages exprimaient le découragement et la consternation. Aucune mort, depuis le début de l'exode, n'avait été mystérieuse. Des maladies, des blessures qui s'infectaient, aucune énigme, des décès tristes, stupides, banals. La disparition de Sandrine plongeait tout le monde dans le désarroi. Sylvain, Camille et Patrice, abattus, voulurent rester et continuer à chercher. Cela déplut à Fred. Le groupe perdrait son médecin. Sylvain assura qu'ils les rejoindraient à Agen ou sur la route de Toulouse.

Yvon Lesquerre décida de rester avec eux pour participer aux recherches et pour assurer leur sécurité.

Après tout, même si Patrice était officier de police judiciaire, il était désarmé, au contraire d'Yvon.

Tous les quatre regardèrent la troupe partir. Ils ne disaient rien. Sylvain et Camille paraissaient affligés.

Yvon ne manifestait aucun sentiment. Patrice tentait de repérer sur une carte routière les caches possibles, mais l'échelle n'était pas appropriée.

Ils passèrent la journée à fouiller ; ils ne trouvèrent personne. Tout le monde avait emporté ses affaires, pas question de laisser quoi que se soit à la disposition d'éventuels pillards. Ils étaient chargés comme des mules et cette journée les fatiguerait encore plus qu'une journée de marche.

Au repas du soir, pris en commun autour du feu après la tombée de la nuit, Sylvain émit l'hypothèse que Sandrine était à Sérignac. Yvon objecta qu'ils l'auraient vue, ils avaient poussé jusque là ce matin et n'avaient rien trouvé. Patrice dit qu'il faudrait peut-être commencer à chercher quelqu'un de mort. Sylvain se racla la gorge. Camille eut les larmes aux yeux et les flammes firent briller ses pupilles. Yvon cracha dans le feu, cela grésilla, et proposa un coup de rouge. Chacun but à la régalaide et passa la bouteille au suivant, sans rien ajouter. Le feu jetait un éclat maladif sur leurs visages figés et tournés vers les flammes. L'obscurité, dense, les entourait, augmentant sans doute la sensation de solitude qui les étreignait certainement.

Sylvain avait trente-cinq ans. Il était médecin généraliste. Il possédait son propre cabinet. Il n'avait pas du tout été touché par la maladie. Il était marié à Sandrine depuis sept ans ; elle avait subi la première attaque mais s'en était sortie avec des dégâts minimes : des difficultés respiratoires en cas d'effort prolongé et six dixièmes de moins aux deux yeux, qui l'irritaient en permanence. Sylvain évoqua ces détails aux autres.

L'inquiétude étouffait sa voix. Camille le prit dans ses bras pour le réconforter. Elle le connaissait depuis son mariage avec Sandrine. Elle avait le même âge que son amie, trente-trois ans. Elle avait l'air d'une étudiante et s'habillait comme tel. Elle éditait des livres pour enfants. Patrice avait quarante-sept ans. Il travaillait au SRPJ de Bordeaux. Il était divorcé. Ses yeux étaient cernés, ses cheveux étaient gris, il avait un visage dur et triste. Yvon avait vingt et un ans, dont quatre passés dans l'armée. C'était une masse de muscles, sa démarche était lente et souple et son visage obtus, comme s'il était tout le temps préoccupé par un problème insoluble et irritant. Sa voix était sourde. Il donnait l'impression de ne pas aimer parler. Aucun des trois n'avaient été touché par la maladie.

Avant de se coucher, ils firent le point sur les provisions qu'ils possédaient et mirent leur tabac en commun.

6 juillet

Camille se réveilla la première. Elle s'isola pour aller uriner et marcha un peu le long du canal. La tristesse marquait son visage. Après une cinquantaine de mètres elle vit sur la berge opposée deux épagneuls dévorer les entrailles d'une carcasse humaine, fantastiques dans la lueur pale de l'aube. Elle murmura : « Sandrine ! » d'une voix horrifiée avant de réaliser que ça n'était pas elle. Un frisson la parcourut ; elle contempla le repas des deux animaux pendant une trentaine de seconde, fascinée. Elle retourna au camp. Les trois autres étaient debout. Elle raconta la scène. Yvon dit que le cadavre devait avoir moins de trois jours pour être encore au goût des animaux. Ça signifiait que des gens campaient ici avant l'arrivée de la troupe et qu'il y avait peut-être eu du grabuge. Patrice proposa de commencer les recherches de l'autre côté du canal. Yvon pensait que deux groupes se partageant deux zones seraient plus efficaces. Patrice alla avec Yvon, et Camille avec Sylvain. Ils prirent leurs affaires avec eux, comme la veille. Des courbatures les élançaient. Il convinrent de se retrouver au camp de base au crépuscule. Sylvain et Camille s'occupèrent du village. Il puait la mort. Les foulards qu'ils avaient pensés à prendre furent nécessaires cent mètres avant la première maison. Il n'y avait plus de corbeaux. Il y avait encore beaucoup d'insectes. L'air était chaud, lourd et chargé. La sensation d'immobilité était étouffante. Ils dissimulèrent leurs sacs dans une des habitations. Ils se séparèrent, entrèrent dans les maisons, appelèrent Sandrine comme s'il restait l'espoir qu'elle ne soit que blessée. Cela dura des heures, c'est long de chercher quelqu'un dans une maison qu'on ne connaît pas, encore plus quand il y en a plusieurs dizaines. La puanteur était puissante et concentrée au point de leur piquer les yeux. Même respirer par la bouche était pénible. L'odeur avait un goût, une texture. L'air était saturé de pourriture, à tomber malade. La température dépassa vingt-huit. A midi, ils mangèrent en dehors du village et respirèrent un air moins vicié. Ils mangèrent vite, parlèrent peu, surtout de Sandrine. Camille pleura. Sylvain n'exprima pas ses émotions.

Patrice et Yvon observèrent les rives du canal des deux côtés avec des jumelles. Yvon pensait que chercher de l'autre côté était stupide. Il n'y avait aucune trace indiquant que quelqu'un avait traversé. Il avait scruté sur deux cent mètres, ça avait pris une heure. Patrice répondit qu'elle avait pu passer ailleurs. Mais elle n'avait aucune raison de franchir le canal en pleine nuit de son plein gré, et il n'imaginait pas quelqu'un la forcer sans réveiller tout le campement. A ce compte-là, disait Yvon, elle était tout aussi bien au fond de l'eau et ils l'avaient dans le cul. Il parlait d'une voix détachée. Patrice sembla choqué. Ils déplacèrent leurs recherches aux abords de l'autoroute et au-delà. Ils trouvèrent des cadavres mais pas celui qu'ils cherchaient. Ils mangèrent sous une bretelle humide qui sentait la pisse. Yvon dit que cette odeur le rassurait. Elle lui rappelait les hommes. Ils ne parlèrent pas de Sandrine.

Camille la découvrit à quinze heures dans une chambre à l'étage d'une maison située à l'extrémité la plus éloignée du village. Elle était allongée par terre, à côté d'un lit défait, étendue sur le dos, la gorge ouverte. Les yeux, la bouche et la plaie à la gorge grouillaient d'asticots. Un berger allemand lapait le sang qui avait formé autour de sa tête une importante flaque avant de cailler sous l'effet de la chaleur. Le chien montra les crocs et grogna. Camille hurla, choquée. Elle s'enfuit retrouver Sylvain et ensemble ils cherchèrent les deux autres. Camille pleurait sans pouvoir s'arrêter, la poitrine secouée de spasmes.

Quand tous les quatre furent dans la chambre, le chien était parti. La mare de sang était nettoyée, il n'en restait que des traces. Camille avait le visage tuméfié et les yeux gonflés. Sa peau était blême et marbrée. Ses vêtements déchirés laissaient voir ses seins, tuméfiés eux aussi. Sylvain était sans réaction, le regard éteint. Camille continuait à sangloter. Patrice rompit le silence qui figeait tout le monde.

– Sylvain, il faudrait que tu l'examines.

Le médecin le regarda avec effarement. L'ancien policier poursuivit :

– Il faudrait savoir si... enfin... si elle-

– Si elle a été violée, dit Yvon. Mais y'a pas besoin d'y mettre les doigts pour le voir, non ?

Sylvain le regarda avec un mélange de hargne et d'impuissance.

– Je ne peux pas, dit-il.

– Tu ne peux pas ? Tu t'en fiches de savoir ce qui s'est passé ? demanda Patrice.

– Va te faire foutre. Je le vois bien, ce qui s'est passé.

Il quitta la pièce. Camille le suivit. Ils retournèrent au camp. Les deux autres ne tentèrent pas de les retenir. L'ex-inspecteur s'accroupit et examina la blessure et les organes génitaux de la victime. Sandrine avait eu des relations sexuelles avant ou après sa mort. Le coup porté à la gorge l'avait été par un couteau à la lame large et aiguisée.

– Bon, on fait quoi ? demanda Yvon.

– On va pas la laisser comme ça, merde ! Aide-moi à la transporter.

– Où ça ?

– On va l'enterrer. On va la sortir de ce charnier de merde et on va l'enterrer. D'accord ?

– Mouais, si tu veux...

Au camp, Sylvain laissait couler sa rage. Il parlait de lui couper les couilles à cet encluté, de lui faire bouffer sa bite ; ses phrases étaient entrecoupées de plaintes aiguës. Camille pleurait tout en préparant le feu. Elle ne disait rien. Les deux autres revinrent aux premières flammes. Ils avaient de la terre sous les ongles. Du sang maculait leurs manches. Yvon sortit de son sac une bouteille de rhum récupérée au village la veille. Il en but une longue lampée et la fit tourner. Patrice refusa ; Sylvain but. Le regard de Camille était déconnecté. Patrice annonça que Sandrine était enterrée, et que ça serait bien d'aller lui rendre un dernier hommage. Il regardait Sylvain avec un air de reproche.

– On ira demain, dit Yvon en récupérant la bouteille. Ce soir, je suis crevé. Je mange et je dors.

Sylvain ne répondit pas. Il hochait la tête. Patrice soupira. Camille leur tourna le dos, s'allongea et ferma les yeux. A part Yvon qui mangea une boîte de cassoulet froid, trouvée elle aussi la veille dans une des maisons de Sérignac, personne ne consomma de nourriture ce jour-là.

7 juillet

Sylvain se réveilla le premier. En prenant soin de ne pas faire de bruit, il se rendit à Sérignac. Il faisait jour quand il trouva la tombe de Sandrine, un simple remblais de terre planté de deux bouts de bois noués en croix, très western. Il pleura, il ne dit rien. Plus tard, les autres le rejoignirent. Camille et Yvon se partageaient ses affaires. Patrice ne portait que son sac à dos. Sylvain proposa aux autres de prononcer quelques mots en hommage à Sandrine. L'odeur du charnier tout proche rendait l'ambiance pesante.

Patrice dit des platitudes d'une voix embarrassée, Camille bredouilla en pleurant des phrases incompréhensibles et Yvon refusa de dire quoi que se soit car il ne connaissait pas la disparue et ne pensait pas qu'elle puisse l'entendre là où elle se trouvait. Sylvain ne dit rien. Il expliqua qu'il n'en était pas capable.

– Bon, on fait quoi maintenant ? demanda Yvon. On rattrape les autres ?

– Je veux qu'on trouve le salopard qui l'a tuée, dit Sylvain.

Les autres le regardèrent avec surprise.

– Comment tu veux qu'on fasse ? demanda Yvon. On n'a aucune idée de ce qui s'est passé. On ne sait même pas si le mec fait partie de la troupe ou si c'est un type isolé. Il n'y a aucun indice, aucun témoin, rien.

– Faux, corrigea Patrice. Il y a peut-être un témoin.

– Qui ça ? demanda Sylvain.

– Le type de l'autre côté du canal.

– Mais il est mort ! fit Yvon.

– Justement. Grâce aux animaux, on sait que c'est récent. On ne risque rien à aller voir comment il est mort, et s'il y a des traces.

– Et ensuite ? demanda Yvon.

– On avise. Si on trouve une piste, on la suit, et on interroge celui qui est au bout. De toute façon, on tombera sur quelqu'un qui était là la nuit du crime. Je ne crois pas qu'il y ait eu deux meurtres en aussi peu de temps. Comme je vois les choses, le type de l'autre côté du canal était soit un complice, soit un témoin gênant. Et ça m'étonnerait que les tueurs qui se sont occupés de lui n'aient pas laissé de traces, de l'autre côté. On peut aller voir. On peut jeter un œil au corps et aux alentours. Ça ne coûte rien.

– Si. Du temps. Ça coûte du temps. Et puis ça me paraît un peu tiré par les cheveux, à moi. Mais d'accord, on va aller voir. Et si on trouve une piste. Tu es sûr que tu veux la suivre, Sylvain ?

– Oui. J'en suis sûr.

– Et tu feras quoi, à la fin ? Quand tu trouveras le mec, tu feras quoi ?

– Laisse-le tranquille, dit Patrice. Si on trouve une piste on la suivra. On verra bien après.

– D'accord. S'il y a une piste. Je nous donne trois jours pour jouer aux gendarmes et aux voleurs, dit Yvon. Passé ce délai, on fait route vers Toulouse. C'est d'accord ?

Tout le monde acquiesça. Ils retournèrent au camp. Ils allèrent au canal, là où Camille avait aperçu le cadavre. Il faisait déjà chaud.

Yvon traversa l'eau tiède et calme du canal à un endroit où il était large de dix-huit mètres et profond de deux mètres vingt. Il s'approcha du corps. Une grande partie du visage, de la poitrine et du bassin avait été dévorée. Le cadavre puait la pourriture. Il le retourna à l'aide de son pied. Le dos, livide, grouillait d'insectes mais n'avait pas été dévoré. Il portait au niveau des reins la trace d'un coup de couteau. L'ancien soldat laissa le corps et inspecta les alentours. Au bout de quelques minutes il découvrit une piste et fit signe aux autres de le rejoindre.

Camille ne pouvait pas nager et porter son sac. Elle fit le trajet sans ses affaires. Sylvain effectua deux voyages, un pour lui et un pour elle. Patrice effectua lui aussi deux voyages, un pour Yvon et un pour lui. Yvon désigna la blessure à Patrice.

– C'est le même tueur ?

L'ancien policier se pencha sur la plaie, indifférent à l'odeur. Les autres détournaient le regard.

– Pour moi, c'est la même arme. Il y a des traces ?

– Ouais. Par là.

Il indiqua le nord, vers la Garonne.

– Quelqu'un arrive à reconnaître ce type ?

Le corps empestait la charogne. Ils hochèrent la tête pour dire non.

Sylvain avait les dents serrées. Il était sept heures trente du matin. Ils se mirent en route. Ils suivirent la piste. Ils burent et mangèrent en marchant. Les réserves étaient presque épuisées. La chaleur augmenta toute la matinée. Ils croisèrent la Garonne à onze heures du matin. Elle se séparait en deux bras entourant une petite île. De l'autre côté, parallèle au fleuve, il y avait la RN 113. Ils ne parlaient pas. Ils soufflaient. Leur peau collante de sueur était couverte de poussière. La piste suivait la berge dans la direction opposée à Agen. Il apparut à Yvon, d'après les traces, qu'ils poursuivaient désormais un groupe de cinq personnes. Patrice estimait que Sandrine n'avait été confrontée qu'à un seul agresseur. Ils continuèrent à suivre la piste. La carte indiquait un hameau nommé Lapouille à cinq ou six kilomètres. Ils marchaient le long des berges, à travers l'herbe coupante, à pas lents. La canicule les accablait. Au bout de deux heures l'odeur de charnier les informa qu'ils étaient proches du hameau. Il comptait moins d'une centaine de maison ; aucun survivant. Patrice et Yvon tombèrent d'accord sur le fait que les habitations avaient été récemment visitées. Tous les quatre refirent leurs provisions de bouche et remplirent leurs récipients aux robinets. L'odeur était intenable dans les rues, encore pire dans les maisons. La fournaise l'exacerbait. Ils ne restèrent au village que le temps de reconstituer leurs réserves, puis ils s'éloignèrent d'une centaine de mètres et se baignèrent. Leur peau était noircie de poussière. La sueur y traçait des rigoles. Après s'être lavés ils mangèrent et dormirent un peu. Il n'y avait rien d'autre à faire. C'était impossible de marcher sous une telle chaleur. A treize heures, la température atteignit trente-deux degrés. Autour d'eux la végétation était sèche et jaunie, la terre craquelée, les feuilles des arbres étaient brûlées par le soleil. Il ne restait aucune trace de l'orage. Ils repartirent à seize heures. La température décrivit. Ils traversèrent Saint-Laurent, un bourg un peu plus important, à dix-huit heures. Là non plus ils ne trouvèrent personne. La piste continuait, toujours le long de la Garonne. Ils franchirent la D930 et marchèrent jusqu'à la fin du jour. La température était descendue à vingt-cinq degrés. Ils étaient de nouveaux couverts de sueur et de poussière, haletants, épuisés. Ils campèrent à côté de Thouars-sur-Garonne. Ils mangèrent à peine et parlèrent peu, pour se plaindre de leurs membres lourds, et de leur tête qui bourdonnait.

Yvon proposa d'établir un tour de garde. Camille répondit qu'elle était trop fatiguée. Patrice pensait qu'ils n'étaient pas en danger. Sylvain était d'accord pour prendre le premier quart. Yvon prit le suivant et ensuite tout le monde dormit.

8 juillet

Il repartirent à l'aube. Yvon supposa que leur cible faisait route vers Marmande et qu'ils la rattraperaient là-bas demain à condition de conserver ce rythme. Ils suivaient toujours la Garonne, alternant chemin de halage et route départementale. Toute la matinée, la brise rendit le trajet moins pénible que la veille. Ils

croisaient beaucoup de bêtes, comme si la disparition récente de l'humanité avait permis à la faune de reprendre possession des territoires. Camille disait que les animaux avaient toujours vécu à la lisière, en attendant leur tour ; elle pleurait souvent. Yvon marchait en tête. Une dizaine de mètres plus loin suivaient Sylvain et Patrice. Camille avait une vitesse irrégulière. Elle traînait, se laissait distancer d'une trentaine de mètres, accélérât pour les rattraper, se détachait à nouveau.

Sylvain et Patrice discutaient. Patrice était partisan d'une justice rapide et satisfaisante pour l'esprit. Il parlait de fusiller ce fils de pute. Sylvain, sa rage refroidie, ne savait plus ce qu'il voulait. Il avait hâte de retrouver le salopard, ça s'arrêtait là. Il ne comprenait pas ce qu'il ressentait et que son ami assimilait à de l'indifférence ou de l'ahurissement. Il était contre la peine de mort, il faisait confiance à la justice.

Maintenant il n'y avait plus de société, plus de civilisation, plus rien et il ne voulait pas ajouter à la barbarie en agissant comme un barbare. D'un autre côté il voulait que justice soit faite et il voulait se venger.

Patrice le trouvait confus ; il répétait qu'il fallait abattre le violeur et c'est tout.

Vers onze heures Camille termina sa seconde bouteille d'eau. Elle avait passé la matinée à boire et à s'humidifier le visage. En trottant, elle rejoignit Patrice. Elle transpirait. Elle lui demanda de l'eau, il refusa. Il avait de quoi tenir jusqu'à midi et d'ici là il ne voulait pas faire un détour pour remplir sa gourde. Elle rougit. Sylvain lui tendit son thermos presque vide en disant qu'elle pouvait le finir. Elle le remercia. Patrice accéléra et rejoignit Yvon. Sylvain et Camille restèrent tous les deux. Ils parlèrent de Sandrine. Ils évoquèrent des souvenirs.

A midi ils stoppèrent avant Tonneins. Le vent avait cessé. La chaleur redevint accablante. Ils étaient épuisés, incapable de repartir avant seize heures. Sylvain et Patrice se rendirent au village pour récupérer de la nourriture et de l'eau et chercher des survivants ; Yvon resta avec Camille. Ils discutèrent.

A Tonneins il restait trois infirmes et un valide qui s'occupait d'eux. Il avait assaini une maison loin de la puanteur. Avant le cataclysme ils se connaissaient de vue mais ne s'étaient jamais parlé. La maison n'appartenait à aucun d'entre eux. Elle appartenait à un homme avec qui l'un des quatre squatters chassait, avant. Quand Patrice et Sylvain les découvrirent il y eut un moment de méfiance mutuelle qui ne dura pas. Tous se réjouirent de rencontrer des êtres humains, de pouvoir parler avec des gens. La conversation ne dévia pas des sujets obligatoires depuis le début de la catastrophe, la mort, la maladie, la survie, le désespoir, l'espoir. René, celui qui s'occupait des trois autres, avait vu la veille en fin d'après-midi un groupe de cinq personnes passer sans s'arrêter aux abords du village. Ils allaient vers Marmande. Sylvain et Patrice bavardèrent une heure puis retournèrent au camp. Ils n'avaient pas pu récupérer de nourriture. Il faudrait chasser. Yvon décida qu'on s'arrêterait de marcher deux heures avant la nuit pour en avoir le temps. Ils repartirent, la pause écourtée, pas assez reposés. Ils marchèrent tout l'après-midi, sous le ciel blanc, le ventre creux. Les autres avaient moins d'un jour d'avance. On pourrait même les cueillir avant Marmande en se dépêchant.

Hormis Patrice tout le monde termina l'eau avant dix-sept heures. Effilochés sur une vingtaine de mètres, ils suivaient le rythme imposé par Yvon qui ouvrait la marche et ne cédait pas à sa fatigue. Ils avaient quitté les berges de la Garonne pour s'engager sur la N113, suivant la piste de ceux qu'ils poursuivaient. L'asphalte était écrasée de soleil et zébrée par les ombres des arbres. On n'entendait pas un bruit. Il n'y avait pas de vent, le soleil cognait, la végétation était sèche. Tous les quatre s'étaient confectionnés des sahariennes de fortune avec du linge blanc. La transpiration poissait leurs cheveux, leur dégoulinait sur le visage, trempait leurs vêtements. Ils avaient la bouche sèche. Personne ne parlait.

Vers dix-sept heures trente Camille réclama de l'eau. Elle avait la voix épuisée et les yeux cernés. Ses lèvres étaient blanchies et pelées par la soif. Yvon ni Sylvain n'en avaient ; Patrice garda la sienne. Camille le traita de dégueulasse. Il répondit que ça n'était pas sa faute si elle ne savait pas économiser. Elle réclama une pause pour remplir sa gourde au fleuve. Yvon refusa et dit d'une voix sèche qu'ils étaient là pour traquer les violeurs de Sandrine, pas pour faire une randonnée. Camille se tut. Elle pleura de rage pendant un moment.

Vers dix-huit heures trente ils traversèrent Saint-Perdoux du Breuil où ils récupérèrent des conserves et de l'eau ; il n'était plus question de chasser. A vingt heures ils stoppèrent à un kilomètre de Marmande. Au camp, ils ne firent pas de feu. Ils mangèrent froid, du taboulé Lidl. Il discutèrent de la suite des événements. Patrice voulait une justice expéditive. Sylvain voulait ramener le violeur à la troupe et qu'il soit jugé. Camille pensait que c'était du temps perdu. Elle dit à Sylvain qu'il ne voulait pas se salir les mains. Elle cria. Elle dit que c'était un salaud de ne pas l'avoir défendue cet après-midi contre Patrice et Yvon et que c'était un salaud de ne pas avoir examiné le corps de Sandrine. Elle dit qu'il voulait se venger, qu'il les avait embarqués dans cette histoire, qu'il était incapable de prendre des décisions concrètes. Il y

eut un silence consterné. Elle dit qu'elle était fatiguée, qu'elle avait mal à la tête, qu'elle avait sûrement une insolation, qu'elle devait dormir. Elle s'éloigna de quelques mètres. Elle pleura. Sylvain était abasourdi. Patrice dit qu'elle avait raison. Yvon dit qu'il préférait régler le problème sur place, une fois pour toutes. Ramener le coupable à Toulouse, ça impliquait des tours de garde, de la surveillance, davantage de vivres. Il ne voulait pas se charger de ce travail. Patrice était d'accord. Sylvain était acculé. Ce serait une justice sommaire. Il accepta mais continua à argumenter. Il n'était pas un sauvage. Il ne voulait pas d'un lynchage. Patrice lui dit qu'il était fatiguant avec sa bonne conscience merdique de gauche. Ça fit rire Yvon, qui dit : « mais si, y'aura un lynchage. Ça te fera du bien. Tu verras ». Il n'y avait rien à ajouter. Ils terminèrent le repas. Leurs regards se fuyaient. Plus tard Sylvain eut du mal à s'endormir. Ses yeux, ouverts dans le noir, montraient une expression anxieuse et concentrée.

9 juillet

Il se réveillèrent à l'aube. Il y avait un vent frais. Ils se fuyaient du regard, ne disaient rien et accomplissaient machinalement leurs gestes. Leurs visages étaient blêmes et malpropres. La lumière du matin leur blessait les yeux. Quand toutes les affaires furent rangées, Yvon sortit un litre de rhum de son sac, descendit un bouchon, s'ébroua et fit tourner la bouteille. Seul Patrice but. Sylvain proposa des cigarettes. Tout le monde accepta. Le silence se prolongea, alimenté par la gêne et la fatigue. Yvon le rompit.

– Pour Marmande, on devrait y aller comme ça. Sans se planquer. On est armé. On n'a qu'à le montrer. On cherche pas la bagarre mais ils voient qu'on est prêt à se faire respecter.

– Et ensuite ? Demanda Patrice. Une fois qu'on les a rencontrés ? On leur demande de nous livrer le violeur, comme ça ? Et ils obtempèrent ?

– Il faudrait quand même assurer nos arrières, non ? dit Sylvain.

– Oui, répondit Yvon. Pour ça, deux groupes. Toi et moi en avant. On entre en contact. C'est toi qui parle. C'est ton affaire. Donc c'est à toi de parler. D'accord ?

– D'accord...

– Et puis Camille et Patrice derrière. En couverture. Pas planqués, c'est pas la peine. En renfort, juste.

– C'est sommaire, non ? dit Patrice.

– Les flics font comme ça pour arrêter un mec.

Camille ne disait rien. Elle ne paraissait pas concentrée sur la conversation. Sylvain regardait dans le vide.

– C'est toi qui va parler, dit Yvon. C'est ton histoire. Ton affaire. Pigé ?

– Tu me l'as déjà dit... Je sais pourquoi je suis là.

Ses yeux restaient dans le vague. Son visage était éteint.

– Laisse tomber les phrases creuses. Fais juste ton truc. C'est tout.

– J'ai hâte que toute ça se termine... Toute cette horreur...

– Moi aussi, fit Patrice.

– Bon, dit Yvon. Le matériel. C'est pas pour tirer. Vous le portez sur vous, c'est tout. Que les autres sachent qu'on est armé. Vous vous en servez pas. Sauf en cas de besoin, mais on n'en aura pas besoin. Tout se passera bien.

Il confia son fusil semi-automatique MP153 à Patrice et son Colt Police Spécial à Sylvain. Il conserva son Colt Taurus.

Ils levèrent le camp.

Après une heure de marche ils entrèrent dans l'agglomération, visages tendus. Aucune odeur n'émanait de la ville. Ils traversèrent les faubourgs, déserts, propres, puis les premières rues, inhabitées aussi, propres également. Pas de cadavre, pas de puanteur, des planches qui condamnaient les portes et les fenêtres.

Marmande était peuplée d'une cinquantaine de personnes, des rescapés locaux additionnés de survivants provenant des villages alentours, qui ne voulaient pas partir. Ils occupaient une partie du centre-ville, à l'intérieur des boulevards Maré et Meyniel. Sur le parvis de Notre-Dame on avait écrit un memento mori à la peinture noire, avec les noms et les âges de tous ceux qu'on avait incinérés ici ; on n'avait pas nettoyé la suie que le bûcher avait déposée sur la façade de l'église et qui formait une épaisse couche friable et noire. Cédric Péjoine, Serge Rancière, André Rougerie, Guy Micouveau et Frank Dubourdiou étaient installés là depuis deux jours. Ils se reposaient avant de poursuivre leur route vers Paris. Ils supposaient qu'à la capitale les choses étaient organisées. Anciens militaires, bien armés et chasseurs efficaces, ils s'étaient intégrés à la communauté. Ils se rendaient utiles. Ils logeaient dans une maison excentrée. Ils parlaient surtout entre eux.

Quand on frappa à la porte Cédric s'éveilla le premier. Il avait trente ans, beaucoup de muscles, un regard mauvais ; il dormait torse nu et en jean, un Smith & Wesson M&T glissé sous l'oreiller. Il le passa à la ceinture. En chemin il attrapa une demi-cigarette au cendrier et la ralluma. Il ouvrit la porte. C'était le matin. Il reconnut Benoît, qui avait un visage défait. Il était de garde cette nuit-là.

– Des gens veulent vous voir, on dirait que c'est important. Ils viennent de Bordeaux. Ils vous attendent sur la place. Le maire est là-bas aussi.

Cédric hocha la tête et referma la porte. Il réveilla les autres, qui s'habillèrent et s'armèrent en écoutant ses explications. Ils arrivèrent au croisement de l'avenue Charles Boivert et du boulevard Maré à neuf heures et demi. La lumière teintait toute chose de jaune vif. Une quinzaine de personnes était sur la place, parmi elles quatre qu'il ne reconnut pas.

Yvon interpella Cédric.

– Nom de dieu ! Péjoine ! Qu'est-ce que tu fous là ?

– Putain ! Lesquerre ! cria Cédric.

Cédric avait fait partie de la communauté bordelaise. C'est en chassant qu'il avait rencontré les quatre autres faisant route vers Paris. Sylvain voulut gueuler. Yvon lui dit que ça n'était pas la peine. Il parla avec Cédric. Ils restaient à distance et discutaient comme s'il n'y avait pas de public. Cédric était l'amant de Sandrine. A leur dernière rencontre ils avaient baisé. Il lui avait dit adieu et ne l'avait plus revue. Camille masqua. Sylvain se jeta sur Cédric ; Yvon le retint.

– Sandrine est morte, dit Patrice.

Cédric ne réagit pas. Sylvain se calma. Il y eut un silence prolongé, que rompit Camille.

– C'est vrai, elle voyait quelqu'un. Elle me l'avait avoué, mais elle n'a pas dit de qui il s'agissait.

Toute colère quitta Sylvain, qui pâlit. Il regarda Camille avec haine. En dehors de ses yeux qui flamboyaient il était mou et sans consistance. Camille recula. Des larmes montèrent. Cédric sourit brièvement, personne ne le nota. La foule des témoins, torses nus ou en tee-shirt, grossissait. Toute la ville assistait maintenant à ça, consternée et attentive. Les gens encerclaient les deux groupes, qui étaient distants de cinq ou six mètres. La lumière écrasait la scène. Il n'y avait pas d'ombre. Le gravier blanc du sol et la chaux des façades éblouissaient au point de devoir plisser les yeux. Tout ça ressemblait à du théâtre de rue.

– Elle ne voulait pas que je la quitte, dit Cédric, alors je lui ai proposé de venir à Paris avec nous, et elle a refusé aussi. Elle disait que c'était à cause de son mari. Elle avait peur de lui.

– Quoi ? Ordure ! cria Sylvain. Tu ne vas pas inverser les rôles, non ? C'est toi qui l'as assassinée ! Tu lui as ouvert la gorge parce qu'elle ne voulait pas te suivre ! Je vais te tuer !

Yvon l'empêcha d'avancer. Il était plus fort. Les témoins suivaient l'altercation en tournant chaque fois la tête vers celui qui gueulait. Quelques-uns faisaient des commentaires. Camille avait la tête baissée, le visage mortifié, Sylvain criait et tentait d'échapper à l'étreinte d'Yvon, Patrice ne savait pas quoi faire et son regard allait de son groupe à l'autre ; Sylvain se ferma. Cédric, campé, attendit. Les quatre autres prenaient une attitude de CRS avant l'émeute.

Un gros quinquagénaire rouge sortit de la foule et prit la parole. Richard Guiraudon avait tenu avant la catastrophe un restaurant de fruits de mer. Il était désormais le maire de la communauté. Il proposa d'une voix grasseyante que les deux autres se battent pour régler leur problème. Cédric était d'accord. Tous les yeux se tournèrent vers Sylvain, qui resta sans expression, dirigeant son visage vers Patrice, Yvon, Camille, tour à tour.

– Alors ? T'as des couilles au cul ou tu te déballonnes ? T'es juste venu là pour raconter des conneries ?

– Assassin ! répondit Sylvain.

Yvon défit sa prise, Sylvain emporté par la colère bondit de trois pas, s'immobilisa. La peur marqua son visage.

– Viens ! cria Cédric. Viens, on va se la donner. Rien que toi et moi, viens !

Il tira son arme de son jean et la remit à André. Patrice prit le Colt glissé dans la poche arrière de Sylvain.

Yvon récupéra le revolver.

Guiraudon s'interposa.

– Du calme, les jeunes. On fera ça dans les règles. Vous vous battrez ce soir. On connaît ça, ne vous bilez pas, on a l'habitude, c'est comme ça qu'on règle les différents, ici. C'est une vieille méthode, et elle marche toujours. En attendant, on va vous prêter une maison. Vous y resterez jusqu'à ce soir, vous ne vous verrez pas. Je ne veux pas d'un meurtre ici. Vous allez vous battre, ne craignez rien, vous allez vous battre. Mais pas n'importe comment. Nous avons des lois, ici.

Il répondit aux questions des deux groupes. Des gens se mêlèrent à la discussion. Sylvain et Cédric se toisaient. On faisait en sorte qu'ils ne puissent pas se rapprocher. Au bout de dix minutes le sujet s'épuisa. La foule se dispersa en bavardant. Cédric et ses hommes retournèrent chez eux ; on montra leur maison aux nouveaux.

– Je ne veux pas me battre, dit Sylvain dès qu'ils furent entre eux. Ce n'est pas un western ni une série télé, je ne n'ai pas envie de me battre et je ne me battra pas.

– Les temps ont changé, répondit Cédric. La police, les juges, c'est mort tout ça. Il faut que tu imposes ton point de vue.

– Mais quel point de vue ? Ca n'est pas une histoire de point de vue ! Il a assassiné Sandrine ! Ca n'est pas un débat !

– Ca c'est toi qui le dit, dit Yvon. Lui il dit le contraire.

Sylvain le regarda, ouvrit grand les yeux, ouvrit la bouche, la referma. Il regarda les autres.

– Vous n'avez rien à dire ?

Il regarda Camille.

– Tu n'as rien à dire.

Elle ne dit rien. Le silence se prolongea. Sylvain marmonna et monta un escalier. Il claqua une porte, à l'étage.

Les autres parlèrent de Sylvain. Aucun ne lui faisait assez confiance pour le croire innocent sans avoir de doute. Camille le connaissait depuis des années, les autres depuis quelques semaines. Le père de Sylvain était violent ; Sylvain avait fugué, vécu en foyer, poursuivi ses études. C'était un bagarreur. Il avait des idées agressives. Il avait été tenté par l'extrême-droite. En rencontrant Sandrine il s'était apaisé. Elle étudiait la médecine, comme lui. Ils demandèrent à Yvon de leur parler de Cédric. Cédric était un brave type, pas très malin, un bastonneur et un baiseur sans trop de scrupules. Dépouiller quelqu'un, ça ne le gênerait pas. Tuer, bien sûr qu'il l'avait déjà fait. En opération. Comme tout le monde. Ils voulurent savoir si Yvon aussi avait déjà tué. Bien sûr. Ils demandèrent à Patrice ce qu'il en pensait. Il n'imaginait pas son ami coupable d'un crime.

Sylvain ne reparut pas jusqu'au soir. Les autres se répartirent le ménage, qu'ils effectuèrent avec nostalgie et plaisir. Plus tard ils mangèrent à table et burent dans des verres. Ils firent une sieste dans des lits. Ils discutèrent de leur passé, de leur famille, ils firent connaissance. Ils se sentaient normaux.

On vint les chercher à vingt heures. Ils marchèrent jusqu'à la place de l'église, Sylvain en retrait, le visage fermé, les yeux rougis. Lorsqu'ils arrivèrent l'autre groupé était déjà là. L'excitation parcourut la communauté rassemblée et bavarde.

Cédric était torse nu et avait ôté ses rangers. Il n'avait qu'un jean. Il mesurait un mètre quatre vingt cinq pour plus de quatre vingt kilos, très peu de graisse, une charpente lourde de maçon, un bronzage de travailleur de force. Il avait une cicatrice de balle au ventre et deux autres, distantes de quelques centimètres, à la cuisse. Sylvain mesurait un mètre soixante-quinze et pesait moins de soixante-dix kilos. Guiraudon l'obligea à se déchausser et à se mettre torse nu. Il n'était pas très musclé. Son bronzage était identique à celui de Cédric. Son visage était dur.

Il y avait un ring dessiné à la craie. Les deux hommes y pénétrèrent. Ils occupaient deux points diamétralement opposés du cercle, entourés de leurs amis qui restaient en dehors, les spectateurs se distribuaient autour et le maire en occupait le centre. Il expliqua les règles. Le combat cesserait à l'abandon ou au KO et servirait à la fois de jugement et de vengeance. Richard Guiraudon rappela que la maladie avait fait assez de victimes comme ça, que nous n'en voulions pas d'autre, que chaque homme avait sa place ici malgré d'éventuels crimes, que le mérite présent valait mieux que le châtement des actes passés. Tous les coups au-dessus de la ceinture étaient permis, il était interdit de frapper un homme à terre, toute faute entraînerait la disqualification. On leur banda les mains.

Il recula hors du cercle. Il leva le bras.

– Allez-y !

Il baissa le bras.

Les adversaires ne se jetèrent pas l'un sur l'autre. Cédric se plaçait à la façon d'un boxeur professionnel ; Sylvain paraissait intimidé.

Garde haute pour Cédric. Regard attentif. Il bougea autour de son adversaire sans le quitter des yeux.

Garde haute pour Sylvain aussi, un quart de seconde plus tard. Il tourna sur lui-même sans se déplacer. Il essaya de conserver Cédric dans son champ de vision. Cédric attaqua en premier. Un coup de pied haut.

Sylvain para de l'avant-bras, dévia, pas assez. Le dessus du pied percuta l'épaule et le déséquilibra. Sylvain chancela. Cédric le poursuivit. Une tentative de coup de tête et un coup de pied rapide à hauteur des côtes.

Il toucha à pleine force. Sylvain cria et tomba. Cédric recula. Garde basse, observation. Sylvain se releva, pale. Il recula, garde haute. Les combattants se rapprochèrent. Cédric harcelait son adversaire à petits coups de poings. Sylvain tentait de suivre, paraît, encaissait. Il transpirait, il fatiguait. Cédric enchaîna une feinte du gauche et un direct du droit. Sylvain esquiva, riposta d'un crochet, toucha au torse. Cédric fléchit. Sylvain chargea. Série de coups de poings hargneux et sans technique. Cédric prenait la plupart dans sa garde. Un ou deux touchèrent au visage. Du sang à la joue et au nez. Sylvain se colla au corp-à-corp. Echange de coups dans les côtes et le dos. Sylvain lança son genou dans les couilles. Cédric se plia en deux, recula, Guiraudon cria « hé », Cédric se redressa et attaqua, Guiraudon interrompit son intervention. Un direct au visage, sec, recul de Sylvain, la tête qui bascule d'avant en arrière, le nez cassé. Du sang en rigoles, jusque dans le cou. Cédric se remit en garde. Sylvain chargea en criant. La gueule ouverte, du sang sur les dents. Il envoya le poing de toutes ses forces. Cédric pivota, Sylvain passa, Cédric lança le coude. Il percuta plein pot l'emboîtement du crâne dans la nuque. Sylvain bascula en avant, bouche ouverte. Son élan l'entraîna hors du cercle. Il tomba du côté des amis de Cédric. Ils reculèrent. Cédric se remit en position. Tout le monde était figé. Cédric, garde basse, ne lâchait pas Sylvain. Sylvain s'agenouilla, se releva en s'appuyant sur ses bras. Il était hébété. Le sang faisait des traces sur son menton et le haut de sa poitrine.

– Alors connard, t'en veux d'autres ou tu laisses tomber ?

Pas de réponse. Sylvain avança, les bras mal placés. Il tenta une attaque, Cédric para de l'avant-bras, recula, chargea, crochet à la mâchoire, bien ajusté, bien appuyé, Sylvain flancha, deux pas en arrière et à droite, tomba. Encore plus de sang. Il ne se releva pas. Trente secondes. C'était très long. Cédric quitta le cercle ; il rejoignit ses compagnons.

Patrice, Yvon et Camille s'approchèrent de leur ami. Pendant ce temps Guiraudon annonça le vainqueur et rappela que le conflit était réglé. L'ambiance était chargée d'agressivité. La foule se dispersa lentement. Les gens commentaient le combat.

Sylvain, Patrice, Yvon et Camille retournèrent à leur maison. Il fallut aider Sylvain à marcher. Il ne disait rien. Ils l'allongèrent sur le canapé. Ils discutèrent du combat et du reste, ils conclurent que c'était terminé. Sylvain dormait ou faisait semblant.

– On repart demain matin, dit Yvon.

– Vous en pensez quoi de tout ça ? demanda Camille.

– De tout ça quoi ? demanda Patrice.

– Sandrine. C'est ce type qui a fait le coup vous croyez ? C'est une sacré brute. Je suis sûre qu'il n'aurait eu aucun scrupule à tuer Sylvain, s'il avait pu.

– Ca m'étonnerait, dit Patrice.

– On s'en fout, répondit Yvon. On cherchait un mec. On l'a trouvé. Le reste je m'en fous. Moi tout ce que je veux c'est aller à Marseille. Sandrine est morte. Que ce soit Machin ou Truc qui l'a tuée, aucune importance. Elle reviendra pas.

Camille le regarda sans rien dire. Il y eut une pause. Elle reprit :

– Je pense que Sylvain n'a rien fait.

– Faut pas se fier à la tête des gens, dit Patrice.

– Yvon c'est pas un assassin. Sylvain non plus. Quand on le regarde se battre c'est une vraie tarlouze. Tuer quelqu'un, au combat ou autrement il peut pas.

– Je vais aller voir s'il n'a besoin de rien, dit Patrice.

– C'est ça. Moi je sors. Je vais boire un coup.

– Je vais aller faire un tour moi aussi, dit Camille.

Patrice entra dans la chambre et vit Sylvain assis sur le lit. Il se massait la nuque. Il avait des énormes bleus au visage, au torse et aux côtes. Son nez était déformé, de couleur mauve.

– Tu veux boire quelque chose ? demanda Patrice. Il y a du pinard.

– Pourquoi pas...

Patrice servit deux verres. Sylvain but le premier d'un trait, en grimaçant.

– J'ai mal partout... Ca fait quinze ans que je ne me suis battu avec personne...

– Ca va passer.

– C'est ça...

Sylvain se resservit.

– C'est honteux, dit-il. Ce combat, c'est honteux... C'est lui qui a fait le coup... Il faut qu'il soit jugé... C'est quoi, cette histoire de combat ? Ca ne veut rien dire...

– Pfff, laisse tomber, c'est trop tard, c'est terminé... C'est terminé. Tu as perdu, il vaut mieux oublier tout ça.

– Mais oublier quoi ? J'ai été marié cinq ans avec Sandrine ! Je la connais depuis la fac ! On a survécu ! Tous les deux ! C'est pas pour que cette ordure fasse ça ! Merde !

– Si ça se trouve c'est même pas lui, ça peut être n'importe qui, un rôdeur, un pillard, n'importe qui. On n'en sait rien. Elle n'a peut-être pas été violée. C'est quasi sûr, même.

– Je vais le faire parler, moi. Et tu vas m'aider.

– De la merde, Sylvain. Je ne vais t'aider à rien du tout. Tu veux faire quoi ?

– Le faire parler. Je sais comment faire, t'inquiète. Il va la cracher, son histoire, ce salaud. Tu t'y connais, non, toi, pour faire parler les gens ? Tu as été flic, non, tu n'as pas oublié ? Tu sais encore faire ça, non ?

– Arrête de déconner. Dors un bon coup et oublie tout ça. Demain on se casse. On a tous perdu tout le monde, t'es pas le seul à qui ça arrive. Et y'a pas que la maladie. Y'a eu les émeutes, des accidents, toutes les merdes possibles et personne ne cherche plus à se venger, y'a que toi mais c'est trop tard, c'est fini. C'est bon maintenant. Bourre-toi la gueule, dors, et oublie tout ça.

– N'importe quoi... Va te faire voir. Tu es aussi minable que les autres. Toi aussi tu me laisses tomber...

Pfff, l'autre saleté d'Yvon. Et même Camille, que je connais depuis... aussi longtemps que Sandrine... Regarde comment elle me parle. Elle m'évite. Ecœurant... Elle est plus préoccupée par son petit Cluedo minable, à se demander si c'est moi, ou Yvon, ou Fantomas, que par son deuil. Elle ne pleure pas Sandrine mais à chaque fois que je lui parle, que je cherche son soutien, elle me regarde comme si j'étais Jack l'Eventreur. Ca m'étonnerait pas qu'elle couche avec l'autre nazi, tiens.

– Dis pas de conneries.

Sylvain vida son verre et se resservit.

– Et même... Même si on veut jouer à ça, pourquoi pas. Mais non, vous y jouez avec malhonnêteté. Vous préférez tous croire l'autre ordure, pas moi, juste parce que ça demande moins d'effort et moins de courage. C'est vous qui avez peur du conflit, c'est pas moi. Moi, je n'ai pas peur, c'est vous qui avez peur alors ne venez pas me traiter de lâche.

– Personne n'a-

– Tais-toi. Je le sais, ce que vous pensez. Je le sais. Seulement, je ne suis pas lâche. C'est là que je vous vous trompez. Tous, vous vous trompez. Avec votre petite équation minable, non-violent égale lâche. Il ne sait pas se battre, il n'a aucun courage, ça n'est pas un homme. N'importe quoi. Vous vous croyez tous dans Rambo, ou quoi ? Le courage, ça n'est pas taper sur n'importe qui, n'importe comment. Que Yvon ne le sache pas... Mais toi... Combien de temps dans la police ? Seize ans, non ? En arriver à dire ça...

– Je ne dis rien du tout, moi. Et je crois que ce type est innocent.

– Vous tous. Et je vais vous le montrer. Je ne suis pas un couard mais je ne veux pas de bain de sang. Je ne veux pas de jugement de Dieu, on n'est plus au moyen-âge, moi je veux juste que cette petite ordure avoue et soit condamnée. Tu devrais vouloir ça toi aussi, tu devrais le vouloir autant que moi. Tu es flic.. Tu l'as oublié ou quoi ?

– C'est terminé les flics. Flics, juges, prisons, bourreaux, c'est fini tout ça.

– C'est ça. Et à la place, le duel. Comme dans Barry Lyndon. Vachement bien. Bravo. Et celui qui n'est pas capable de tuer son adversaire, c'est un lâche. Un couard. Ca n'est pas un homme. Tu parles. Moi je ne crois pas. Et j'en trouverai, des flics et des juges. Et des prisons aussi, j'en trouverai. Ne t'inquiète pas, il y en a encore. Je veux que cette ordure soit condamnée et elle le sera, fais-moi confiance. Je m'en fous d'Yvon, je m'en fous que ce type soit son ami, je ramènerai cette crevure à Toulouse, par la peau des fesses s'il le faut, et si je dois le traîner jusqu'à Marseille pour que l'armée le juge, et bien je le traînerai à Marseille. Je ferai ça. Et je le ferai tout seul si même toi tu ne veux pas m'aider. Je ne suis pas un lâche, je ne suis pas un couard. Je refuse d'être un barbare, c'est tout. Vous pensez que je ne suis pas un homme. Mais c'est juste que je ne suis pas un barbare. Je ne suis pas comme vous. C'est vous qui n'êtes plus des hommes. Jugement de Dieu, mon Dieu, n'importe quoi.

– C'est ça. Tu me fatigues. Un coup Charles Bronson, un coup, je sais pas. Ghandi ? Et jamais au moment approprié. Tu me fatigues, tu es bidon. Continue à parler tout seul, moi je vais me coucher. Des types comme toi, des types qui se la racontent, j'en ai vu passer des tas dans mon bureau. Les types comme toi, au pied du mur, c'est toujours imprévisible. Penses-y avant de tuer quelqu'un. Bonne nuit. Patrice quitta la maison. Sylvain continua à boire et à soliloquer. Il sombra dans le sommeil.

Il s'éveilla une heure plus tard. Il déambula dans la maison vide. Il sortit. Il n'y avait aucun bruit. Les étoiles et la lune nimbaient la ville de bleu. On y voyait bien malgré la profondeur des ombres. Il arriva à l'église. Il remarqua Cédric, Yvon et deux autres types dormant sur les marches de Notre-Dame, entourés de bouteilles vides et de mégots. Il s'approcha du groupe. La crosse du Colt Taurus dépassait de la poche d'Yvon. Sylvain s'accroupit. Il avança le bras au ralenti. Sa main tremblait. Il ferma les doigts sur l'arme, la tira à lui, se releva. De la pointe du pied il secoua Cédric jusqu'à le réveiller. L'ivrogne ouvrit les yeux. Il se figea en comprenant la situation.

– Debout dit Sylvain. Lève-toi. Tu viens avec moi.

Cédric obéit. Sylvain le fit passer devant lui. Ils traversèrent Marmande. Ils marchaient au milieu des rues ; il n'y avait personne et tout était silencieux.

– Ne crois pas que je sois incapable de tirer. Si je t'abats, je le regretterai toute ma vie. Je ne suis pas un assassin, compris ? Mais je m'en fiche, de le regretter. Si je dois te tuer là, maintenant, je le ferai. Tu as compris ?

Cédric ne répondit pas.

– Tu as compris, oui ?

– Oui, oui...

Sylvain transpirait. Son front et ses mains étaient mouillées. Ses jambes étaient molles et son cœur allait trop vite.

Ils quittèrent Marmande et s'engagèrent sur la route ; ils avancèrent encore trois cent mètres puis bifurquèrent dans une forêt. La clarté de la lune passait à travers les arbres, répandant à la fois sa lumière pale et des ombres épaisses et mouvantes. Sylvain força son prisonnier à s'allonger par terre et à croiser ses bras sous le ventre.

– Et maintenant tu vas tout me raconter.

– Tu crois que tu me fais peur ? T'es même pas capable de m'affronter de face et sans arme !

– Ca prouve quoi ? Tu es meilleur que moi en combat à mains nues, et alors ? Tu crois que ça fait de toi un innocent ? Où as-tu pêché cette histoire de lutte à armes égales ? T'as déjà vu un flic affronter un criminel à mains nues pour avoir le droit de l'arrêter ? Redescend sur terre, mon vieux.

– Va te faire enculer, lopette. Je suis pas ton vieux. Parle-moi mieux que ça, tarlouze.

– Arrête ça. Dis-moi ce que tu as fait à Sandrine.

– Tantouze. Je l'ai baisée, Sandrine.

– Stop.

– Pédale. Je lui ai juté dans le cul et sur ses gros nichons, aussi.

– Arrête !

Et un coup de pied en pleine poire. Sylvain rata la mâchoire mais toucha la pommette, Cédric tourna sur lui-même en libérant ses bras, attrapa le pied de Sylvain. Sylvain était au sol. Cédric se rétablit d'un coup de reins et se jeta sur lui et le désarma. Il le frappa plusieurs fois au ventre et dans les testicules. Sylvain se tordit en couinant, des larmes plein les yeux. L'autre souriait. Il récupéra l'arme qui avait valsé dans l'herbe et la braqua sur Sylvain.

– Tiens, mais c'est le flingue d'Yvon, ça ? Tu lui as piqué ? Bravo... Alors, on fait quoi maintenant ? Tu veux que j'avoue ? OK, monsieur le super-flic, j'avoue tout. Je la niquais, ta grosse, et par tous les trous, encore. Et tu sais quoi ? Sandrine, elle se foutait de toi quand on baisait. Ca faisait longtemps que tu l'avais pas tringlée, pas vrai ? Impuissant. Pédé. Ca se voit tout de suite que t'es pas un homme, de toute façon. Il a raison, Yvon, c'est marqué sur ta gueule. Et si tu veux tout savoir, c'est pas moi qui l'ai tuée, Sandrine. J'en ai aucune idée, de qui a fait le coup. Un rôdeur, un connard quelconque. Moi, je me suis contenté de lui en mettre un dernier coup et de lui dire au revoir. C'est tout. Et ouais, tu vois. Je suis pas un assassin, pauvre con. Y'a rien du tout à avouer, que dalle. Et tu sais quoi ? Je pourrais même te flinguer, là, si je voulais. Je pourrais t'en coller une, et me déclarer en légitime défense, pédé.

Sylvain pleurait et vomissait en même temps.

– T'as la gueule dans ton vomi, espèce de petite merde.

Sylvain sanglotait. Cédric s'accroupit, l'arme toujours pointée sur lui.

– Tu sais ce qu'on fait aux dégueulasses qui gerbent partout, petite fiotte ? On leur met la tête dedans pour les éduquer. Allez, pédale, mange, mange ta merde.

Il le saisit par les cheveux.

– Tiens !... Mange, gros pédé !

Il racla le visage larmoyant de Sylvain dans le mélange grumeleux. Sylvain cria d'une voix aiguë et rua.

Cédric, surpris, perdit l'équilibre. Sylvain se jeta sur lui en hurlant « arrête ! ». Il le tapa au tronc de toutes

ses forces. Cédric eut le souffle coupé ; Sylvain lui arracha le revolver. Cédric recula et leva les mains pour se protéger. La balle traversa la main droite, entra par le nez et sortit par l'arrière du crâne en dispersant des fragments d'os, de cerveau et de cuir chevelu qui maculèrent les arbres et le sol. Cédric était à terre. A la place de son nez il y avait un trou bordé de chair à vif et du sang noir. Sous la tête le sang imbibait la terre.

Une demi-douzaine de personne arriva. Sylvain n'entendit pas. Il contemplait le cadavre et d'un coup ils furent là. Il vit Yvon et le maire. Il vit aussi des armes.

– Laissez-moi partir ! cria Sylvain.

Il braquait tout le monde, au hasard.

Yvon dégaina, Sylvain tira dans sa direction et toucha Guiraudon, Yvon tira. Sylvain reçut une balle de .357 magnum dans le ventre. Il mourut sur le coup. La puissance de l'impact avait provoqué l'arrêt de son cœur. Guiraudon survécut.

Interlude

Entre le vingt juillet et le dix août les exodes se terminèrent. Les gens cessèrent de fuir ou alors arrivèrent quelque part. Les vivants habitèrent les maisons des morts, on brûla d'autres corps, on brûla aussi parfois leurs possessions, toutes les choses inutilisables ou trop personnelles.

A Marseille les militaires avaient pris le contrôle de la ville et vivaient dans les villas qui surplombaient la ville. Des soudards à leurs ordres forçaient des centaines de personnes au travail. Dans tout le sud de la France des communautés ethniques s'affrontaient, animées par un racisme violent et mutuel. Juifs, Arabes, Noirs et Blancs voulaient la suprématie de leur région. Dans le Nord de vastes bandes de bandits regroupaient anciens soldats et anciens voyous sous la même bannière de piraterie et menaient des assauts contre les villages qui tentaient de revivre. Racket, viols, massacres. Ici et là, quelques marginaux tentaient des communautés inspirées des hippies. Des monastères abritaient des sectes et des hérésies. A Paris et Lyon se mit en place un système féodal ; des échanges commerciaux s'établirent entre les deux villes.

16 avril

Des bougies éclairaient la pièce. Bontemsieux était en peignoir. Il regardait des montres pour la plupart cassées, posées sur les étagères en verre d'un buffet en bois rustique, protégées par une vitrine où se voyaient les éclats jaunes des flammes. Elles étaient toutes identifiées par un numéro qui renvoyait à un registre où se trouvaient décrites les circonstances de leur découverte. Bontemsieux plongea la main dans sa poche et en sortit une blague à tabac et un paquet de feuilles à rouler. Les feuilles étaient épaisses et huileuses ; elles se rangeaient dans un petit étui en carton. La blague était une bourse en cuir brun. Il roula une cigarette et l'alluma à un chandelier. Une horloge murale indiquait deux heures quinze. Il aspira une bouffée qu'il souffla contre la vitrine. Le tabac possédait désormais un goût plus fort et une texture plus lourde et plus grasseuse. Il sentait le rance. Il coûtait cher.

– Chéri ? Tu ne dors pas ? demanda Cécile.

Bontemsieux se tourna vers sa maîtresse.

– Tu veux une cigarette ? dit-il.

– Non, merci. Tu ne viens pas te recoucher ? Il est tard...

– Vas-y, toi. J'ai quelque chose à finir, j'arrive bientôt.

– Tu me manques.

– Oui, oui. Va te coucher, chérie.

Elle lui sourit ; un éclat de tristesse passa dans ses yeux ; il sourit lui aussi.

Elle quitta la pièce. Il regarda à nouveau les montres et continua à fumer. Après avoir fini il ouvrit son peignoir. Il s'approcha de la vitrine, son reflet y apparaissait comme un fantôme. Il saisit sa ceinture abdominale entre le pouce et l'index, il lâcha, le bourrelet garda la forme un instant. Son visage prit une expression dégoûtée. Il referma son peignoir.

Dans les deux bols le lait refroidissait. Sylvie ne souriait pas. Elle mastiquait une bouchée de sa tartine. Jean souriait mais ses yeux restaient sans expression. Elle avait trente-sept ans et lui trente-neuf. La maladie ne les avait pas touchés.

– Oui mais ça n'est pas possible, un enfant, dit-il. Pourtant, tu le sais bien que j'en ai autant envie que toi, non ?

Sylvie avala sa bouchée. Elle sourit aussi.

– Mais oui, je sais.

– Tu ne les vois pas toutes les merdes que je vois moi dehors. Tout le monde est pourri, ici, tout le monde.

Il porta le bol à sa bouche et but une gorgée de lait tiède. Sylvie avait l'air triste. Elle regarda un instant le ciel nuageux par la fenêtre sans rideau. La grisaille noyait l'appartement. Ca sentait le propre.

– Tout le monde, répéta-t-il. Même les flics sont pourris. De la corruption, partout. Et ceux qui sont intègres sont des salauds. C'est la merde dehors, c'est la merde. L'envers du décor. Si tu voyais ça. Rien n'a changé, rien du tout. On aurait pu penser que ça changerait, que la mort de presque tout le monde ça changerait, mais non. Nous sommes combien, là ? Vingt-mille ? Vingt-cinq mille ? Quand on était deux millions, c'était pareil. Rien n'a changé, la pourriture n'a pas été lavée. Je l'ai pensé à un moment, je te jure. J'y ai cru. Mais pas du tout.

– Pourquoi tu fais flic, alors, si tu penses tout ça ?

– Oui, je sais.

Un silence, un sourire. Son visage disparut derrière le bol qu'il tint à deux mains puis qu'il reposa, vide.

– Tu cherches la vérité. C'est pour ça que tu es flic. C'est ça que tu voudrais léguer à tes enfants, non ? Un monde où la vérité existe et où des gens essaient de la séparer du mensonge.

– Oui, au départ, oui. Quand je me croyais encore dans un bouquin. Mais c'était avant la maladie, ça. C'était il y a des années. Maintenant, non, je ne crois plus à la vérité. C'est pour l'ordre social, que je travaille. Je le préserve. En tout cas, l'ordre qui a été déclaré le bon par une poignée de connards. Les nouveaux connards qui décident de la marche à suivre dans ce nouveau monde, mais pour moi c'est pareil qu'avant. Un ordre ou un autre, c'est pareil. Je suis juste un petit soldat. Je combats le crime. Pas n'importe lequel. Pas tous les crimes. Uniquement ceux qui menacent l'ordre. La société. Moi je suis là pour que tout ça marche bien, c'est tout. La vérité, la dedans, la morale... Pas de place pour les enfants, là-dedans, je n'aurais rien à leur expliquer. La vérité... les enfants... Y'a des trucs qu'on aimerait avoir mais qu'on n'aura jamais. C'est comme ça.

Le vingt et un juillet il avait quitté sa communauté et rejoint un autre groupe, sédentaire, qui avait essayé de faire fonctionner une ferme. Ils avaient été attaqué par des pillards. Début août, il entra à Paris où un état commençait à exister. Il devint flic pour ce nouvel état. Il ne savait faire que ça ; on avait besoin de lui. Sylvie arriva à Paris avec d'autres. Son fils mourut dans une bagarre de rue, on pendit le tueur. Quelques semaines plus tard elle rencontra Jean. Ils s'installèrent ensemble au bout de deux semaines.

Vingt-cinq mille personnes vivaient dans la région parisienne, c'est-à-dire les trois quarts des survivants. Sept mille en périphérie et en grande banlieue, dans des immeubles convertis en fermes, ils produisaient une partie des matières premières nécessaires aux parisiens : lait, œufs, pain, viande, etc. ; quinze mille dans Paris même, qui occupaient sauf exception le deuxième arrondissement ; le reste, nomade vivaient du crime : pillage, trafic, enlèvement, racket et se répartissaient en dizaines de bandes dont trois constituaient un sérieux danger en raison de leur taille, plusieurs centaines de membres, et de leur organisation ; enfin un millier de soldats stationnait en garnison aux portes de Paris et autour des zones agricoles.

Les gens se regroupaient par activités, selon l'ancien système des guildes. Au début, pour les échanges commerciaux, on avait recours au troc, ça fonctionnait bien. Depuis trois mois, il y avait l'argent. Les billets, fabriqués par l'état, par l'imprimerie officielle, la seule qui ait le droit d'imprimer quoi que se soit, remplaçaient petit à petit le troc. Le triumvirat dirigeant occupait la mairie du deuxième, le palais Brogniard et le siège du Crédit Lyonnais. Ils s'étaient proclamés Maréchaux. L'un avait en charge la police, l'autre l'armée et le dernier la population, aidé d'un ministre du commerce, d'un ministre de la religion et d'un ministre de l'agriculture. Ils avaient des conseillers, des lieutenants, une quinzaine de personnes ; c'étaient des aventuriers parvenus là grâce aux circonstances et à des bonnes décisions, une véritable aventure balzacienne. Avant leur prise de pouvoir, l'intérieur de Paris était aux mains de pillards qui coopéraient parfois et s'affrontaient souvent ; quand ils eurent tout épuisé des commerces et des maisons ils s'attaquèrent aux petites communautés agricoles des environs, que des milices de volontaires protégeaient mal. Très vite, il n'y eut rien à manger pour personne et la guerre devint permanente. C'est ce chaos que Michel Bontemsieux, chef d'entreprise, Oscar Martineau, publicitaire et Jean-François Théry, chercheur en sociologie transformèrent en féodalité. Ils persuadèrent une partie des pillards de devenir des soldats moyennant le gîte et le couvert, et obtinrent des paysans qu'ils paient un impôt pour recevoir la protection de la nouvelle armée contre les bandits ; après cette étape le reste suivit. Ils parvinrent à assainir la région parisienne et à rendre la capitale habitable. D'autres auraient pu le faire mais c'est eux qui étaient arrivés les premiers.

La police était aux ordres de Michel Bontemsieux. Elle comptait quatre vingt agents, déjà policiers avant la catastrophe, et une dizaine de personnes s'occupant de l'administration. Sur ces quatre-vingt agents soixante-dix étaient en uniforme (les anciennes tenues de la police nationale avaient été conservées) et organisés en dix brigades. Leur rôle était de patrouiller dans l'arrondissement et de maintenir l'ordre. Les dix agents restants, des inspecteurs, opéraient en civil et enquêtaient sur les crimes et délits. Il n'y avait pas de justice indépendante. La police était juge et bourreau. Les délinquants de petite importance subissaient des châtiments corporels à la gravité proportionnelle à leur délit, les criminels étaient pendus, quelquefois on bannissait ou bien on confisquait les biens. Il n'y avait pas de code, pas de loi, pas de jury ; Michel Bontemsieux et trois de ses aides de camp remplaçaient tout ça. De l'avis général, faute de justice, on avait la paix.

Dans la matinée, après que son mari fût parti travailler, Sylvie quitta à son tour le domicile. Elle chantonait, comme elle en avait l'habitude quand elle était seule. Elle portait un gros sac à dos contenant une demi-douzaine de bouteilles en verre vides qu'elle ferait remplir d'eau à la boutique. En chemin elle vit un pigeon. Ils devenaient rares. Il était très gros et il lui manquait une patte. Il se traînait dans le caniveau. Il n'avancait pas vite. Elle se pencha pour l'observer. Des fourmis grimpaient sur ses ailes, son corps, sa tête. Le pigeon saignait des yeux. Il allait crever, c'était sûr. Elle reprit son chemin. Elle dépassa une entrée de Métro, fermée comme toutes les autres. Elle la regarda. Peut-être éprouva-t-elle de la nostalgie.

17 avril

Francis Vaurin supervisait les enquêtes. Il dépendait directement de Bontemsieux et commandait aux dix enquêteurs qui opéraient dans Paris. C'était un homme gras qui s'habillait comme un professeur de collège. Il ne bougeait presque pas mais transpirait beaucoup ; ça sentait l'aigre. De la couperose colorait son visage. Il parlait avec l'accent du nord et ceux qui avaient l'occasion de bavarder avec lui connaissaient sa fierté d'être originaire du Pas-de-Calais.

Les enquêteurs occupaient les étages supérieurs du siège du Crédit Lyonnais, chacun disposant de son propre bureau, celui du sous-directeur pour Vaurin. Chaque matin il recevait de neuf à onze chaque homme en tête-à-tête pour écouter son rapport et parfois lui confier une nouvelle enquête. Il reçut Jean à dix heures et demie.

– Il y a une tarlouze qui est morte. Vous laissez tout tomber et vous vous mettez sur le coup. La fiotte vivait dans un immeuble avenue de l'Opéra.

– Je laisse tout tomber ?

– Tout. Cette affaire est prioritaire, j'ai reçu des ordres de Bontemsieux. Il veut que le coupable soit pendu le plus vite possible.

– Très bien.

Vaurin essayait de donner un ton passionné à ses phrases mais son visage, ses mains et ses yeux demeuraient plats et flasques. Il se croyait dans un film américain, il ressemblait davantage à un second rôle dans Derrick.

Jean prit congé après avoir reçu des mains de son supérieur les premiers éléments concernant l'enquête. Il quitta le Crédit Lyonnais et se rendit sur la scène de crime, pas très loin du boulevard des Italiens.

L'entrée de l'immeuble, de style second empire comme tous les autres édifices du quartier, était gardée par deux policiers en tenue. Sur le trottoir il y avait des éclats de verre et des tâches de sang. Jean regarda la façade néoclassique riche en ornements. Les rideaux avaient été tirés à toutes les fenêtres sauf celles du quatrième étage qui ouvraient sur un balcon long et étroit. Une des portes-fenêtres était brisée. Un corps était affalé contre la balustrade. Ses bras pendaient dans le vide. Près de lui un algérien en costume sombre notait des choses dans un carnet. Des traînées de sang teintaient de lie-de-vin la pierre blanche des moulures. L'inspecteur entra.

Dans le hall deux autres policiers en tenue questionnaient des gens et consignaient leurs réponses. Jean les dépassa et gravit l'escalier, s'arrêtant à chaque étage pour examiner les pièces. La décoration était chargée. Il y avait des fauteuils style Louis XV et des tables Napoléon III dans presque chaque pièce, des vases en porcelaine, des coiffeuses, des consoles, des peintures impressionnistes, des statues d'inspiration classique, des moulures au plafond, des dorures aux poignées de portes, des tapis. Le dernier étage, lui aussi meublé comme un cabinet d'antiquaire, était envahi de policiers. L'un d'eux se présenta à Jean et lui résuma la situation. Deux agents en patrouille avaient découvert vers cinq heures du matin le sang et les éclats de verre. Il s'agissait des deux en-tenu qui interrogeaient les témoins dans le hall. En voulant entrer pour s'assurer que tout allait bien ils constatèrent que la porte principale avait été forcée. Ils découvrirent le corps de Felipe Burgas moins d'une minute après. Pour l'instant on savait que la victime tapinait et que d'autres immeubles du quartier abritaient des putes. On n'avait par contre aucune idée de la clientèle qui fréquentait la victime. On avait découvert du maquillage et des vêtements de femme. Des sous-vêtements sexys. De quoi se raser. Des bijoux. Rien n'avait été dérangé ni volé.

Jean remercia le policier et se rendit sur le balcon, où se trouvaient le cadavre et docteur Ahmed Laktar, unique légiste de Paris. Il se pouvait qu'il n'y en ait aucun autre en France. Ahmed était nouveau. Avant il était médecin et nomadait d'un groupe à l'autre. Désirant s'installer à Paris, il décida de travailler pour la police. C'était son premier cadavre.

Le corps était tordu dans une posture de fuite, comme si la victime avait tenté d'enjamber le garde-fou. Son pantalon lui tombait sur les chevilles. Du sang imbibait son tee-shirt, déchiré dans le dos, et ses jambes nues. Une large plaie lui tranchait le dos entre l'omoplate gauche et le milieu de la colonne vertébrale. A la base de la nuque, un impact de balle formait un trou sombre bordé d'un cercle de peau brûlée, ce qui indiquait que le tueur avait appliqué le canon contre la peau au moment du tir. En sortant, la balle avait pulvérisé la gorge sur une surface grosse comme une tomate, déchirant la trachée. On avait découpé ses testicules et son pénis à l'aide d'une lame aiguisée, provoquant un saignement massif. Le sang s'était accumulé et répandu sur une bonne partie de la surface du balcon. Il était sec. D'après le légiste l'ablation avait eu lieu après le décès. Les organes manquants ne se trouvaient pas dans l'immeuble. Le médecin expliqua que la lutte s'était déroulée ici même. Il montra les ecchymoses au torse et au visage.

– Donc, éventuellement quelqu'un que la victime connaissait, dit Jean.

– Peut-être. En tout cas, quelqu'un qui a suivi ou précédé la victime sur le balcon sans qu'il n'y ait de bagarre. Ensuite, ça dégénère. La victime tourne le dos à son agresseur qui en profite pour l'attaquer avec une lame d'environ vingt centimètres de long. Et je peux vous dire qu'il n'y a pas été de main morte. La victime, prise de panique, tente de sauter par-dessus la rambarde, mais son meurtrier l'immobilise, sûrement en s'aidant de sa main, ici, en faisant comme ça, et plaque une arme à feu de petit calibre puis tire la balle qui provoque la mort.

– Ca sent le crime professionnel, ça.

– Possible... Ou alors, un type qui a vu trop de films de maffia.

– Ouais...

Un silence. Tous les deux contemplaient le mort. Jean reprit la conversation.

– Ca vous manque pas, vous, la télé ?

– Non, pas trop. J'ai réussi à garder un lecteur de DVD. J'ai quelques films.

– Moi, ça me manque. Les émissions. Toutes les conneries, tout ce que je détestais avant. Aujourd'hui ça me manque, vous pouvez pas imaginer.

– Oui, je sais. Je crois que tout le monde est comme ça. Moi c'est la radio qui me manque le plus. France Inter. Je l'écoutais jamais, enfin presque jamais, mais quand j'étais à la fac j'étais tout le temps accroché à mon poste, de jour comme de nuit...

– Mon fils, vous savez ce qu'il faisait ? J'avais un vieux poste à transistor, en bois, il était gros comme une caisse à outil et il devait bien peser vingt kilos. Il me venait de mon père. Et bien mon fils, ce qu'il aimait bien faire, c'était chercher dans les grandes ondes et écouter des radios étrangères.

– Il avait quel âge ?

– Onze ans. Il me demandait toujours de quel pays ça provenait, et à quelle distance se trouvait ce pays, et quel était le décalage horaire. Souvent je ne savais pas, alors on regardait dans le dictionnaire. Je lui lisais tout. La langue, le système politique, tout. Il s'émerveillait toujours. Et plus c'était loin, plus il s'émerveillait.

Jean s'interrompt, les yeux brillants.

– Vous l'avez perdu à la première attaque ? demanda le légiste.

– La deuxième. Ma femme, je ne sais pas. Elle était chez sa mère, en vacances. Je n'ai eu aucune nouvelle, évidemment. Dès le début des émeutes.

– Moi, c'est ma femme et ma fille. Ma femme à la première attaque, ma fille à la deuxième.

– Elle avait quelle âge votre fille ?

– Quatorze ans.

Les conversations aboutissaient toujours à ces questions. Qui était mort, à quelle attaque, à quel âge.

C'était des sables mouvants où s'enlisait chaque échange social, sans espoir.

Ils travaillèrent en silence. Ensuite, Jean interrogea les putes. Les abords de l'avenue de l'opéra, c'était leur domaine. Un commerce florissant. La maladie avait anéanti chaque famille ; personne ne songeait à en fonder de nouvelle. Elles n'avaient rien vu, rien entendu. L'idée d'un maniaque ne leur plaisait pas. Le policier les rassura, le meurtre ressemblait davantage à un règlement de compte. Il les questionna sur les clients du travelo. C'était surtout des militaires. Quel genre, des gradés ou des soldats ? Difficile à dire mais Felipe était notoirement une pute à soldats, en tout cas.

Ces entretiens occupèrent toute la journée. Les déclarations à écouter, à consigner, à corriger, à synthétiser, le travail administratif, ça n'avait pas changé, la maladie avait tout anéanti sauf ça.

A seize heures il y avait une exécution. Ca se passait devant la basilique Notre-Dame des victoires. Toute la matinée, on avait monté la potence. Elle occupait une estrade de deux mètres de haut, assez spacieuse pour accueillir une douzaine de personne. Il s'y tenait le condamné, deux policiers, le bourreau et son aide ; Bontemsieux aussi, en retrait. Une dizaine de policiers entourait l'estrade. La foule se massait, trois ou quatre cent personnes. Le bourreau énonça le crime et la sentence. Les deux policiers firent monter le condamné sur la dernière marche ; l'aide du bourreau lui enfila une cagoule sur la tête et passa la corde sur son cou, il serra ; Bontemsieux ordonna au bourreau de faire son office ; le bourreau actionna un levier qui ouvrit une trappe sous les pieds du condamné. L'homme tomba, la corde se tendit, il mourut. La foule frissonna. Bontemsieux avait l'air de se faire chier.

Le soir, Jean rentra à pied chez lui. Il observait le décor, les gens. La rue Saint-Denis, déserte, toutes les boutiques vides, bouchers sans étal, grossistes en vêtements, il ne restait plus rien, des pas de porte, des pièces vides, de la poussière, pas une voiture sur le boulevard Bonne-Nouvelle, les feux rouges éteints, un groupe de trois personnes qui remontait le boulevard en marchant vite.

Sylvie préparait à manger. Ca sentait la viande bouillie et les pommes de terre. Il l'embrassa. Elle sentait la cuisine et le propre. Il lui dit qu'il l'aimait. Il s'assit, elle le rejoignit ; dans la cheminée le ragout cuisait. Il lui résuma l'enquête. Après le repas ils parlèrent et puis se couchèrent ; Jean s'endormit. Sylvie resta éveillée un moment. Elle souriait. De temps à autre elle regardait Jean dormir.

18 avril

– J’ai fait un cauchemar, dit Sylvie.

Elle avait la voix encore ensommeillée. Elle se blottit contre Jean.

– Ah bon ? dit-il d’une voix pâteuse. Raconte.

– On avait un fils. Enfin, c’était pas Julien, dans mon rêve c’était mon fils mais pas Julien. C’était un enfant de sept ou huit ans, pas plus. Il vomissait partout, dans son lit, partout. Et tu voulais l’emmener aux WC pour qu’il vomisse dedans. Des vrais WC, tu sais, comme avant.

– Hm.

– Tu le tirais et le traînais dans le couloir, et lui il continuait à vomir. C’était un très long couloir, il n’en finissait pas. Tu le tapais pour qu’il arrête. Quand vous êtes enfin arrivé aux toilettes, vous étiez couverts de vomi.

– Et toi ?

– Quoi, moi ?

– Tu étais où dans le rêve ? Tu faisais quoi ?

– Je ne sais pas. Je voyais tout, c’est tout. Je ne sais pas. Enfin, bref, une fois aux toilettes tu lui mets la tête dans la vasque pour qu’il vomisse, et tu lui ceinture le ventre, tu sais, comme quand on a une arête de poisson coincée, et tu le forces. Et là, comme y’a rien qui vient, tu lui enfonces la tête sous l’eau et il recommence à vomir. Il vomit sous l’eau et il se noie. Il avait des cheveux blonds qui flottaient à la surface de l’eau, mélangés au vomi. C’était horrible...

Elle avait les larmes aux yeux. Il la prit dans ses bras et prononça quelques paroles rassurantes et tendres, d’une voix fatiguée.

– Il va falloir que j’y aille, mon amour. Le chef veut me voir dans son bureau, pour l’enquête d’hier. Il veut que je le tienne au courant.

– J’aimerais bien avoir un enfant.

– Ouais... Moi aussi... Moi aussi, j’aimerais bien...

Silence. Ils s’habillèrent.

– Bon, faut que j’y aille. Je t’aime chérie.

– Moi aussi.

– Bonjour, monsieur, dit Benoît Gerfaud.

Bontemsieux opina.

– Vous avez quoi pour moi ? demanda-t-il.

Ils se trouvaient dans le bureau du chef de la police, au troisième étage du siège du Crédit Lyonnais. Dans le bureau, il n’y avait aucun élément personnel, aucun indice de l’intimité de celui qui l’occupait.

L’homme, âgé d’une trentaine d’année, posa sa valise sur le bureau et l’ouvrit face à Bontemsieux. A l’intérieur, posées sur des linges, il y avait une demi-douzaine de montres. L’homme sortit un carnet d’une de ses poches ; Bontemsieux regardait les objets

– Il n’y a pas ce que je vous ai demandé l’autre jour ?

– La montre de PPDA ?

– Oui...

– Non, pas encore. On suit une piste. On ne sait pas s’il se trouvait en France au moment de la catastrophe.

– Si, il s’y trouvait. J’ai mené une enquête qui m’a donné la certitude qu’il était en France. Mais pas à Paris. Je ne sais pas où. Je ne sais pas non plus dans quel coin il est mort.

– Vous ne pouvez pas utiliser un de vos hommes ?

– Vous rigolez ? Vous croyez qu’ils sont trop nombreux ? En plus, je ne fais pas exactement ce que je veux de la police.

– Pas encore...

– Ne ricanez pas. Faites plutôt ce pour quoi je vous paye.

– A ce propos...

– Oui, voyons un peu ça.

Gerfaud ouvrit son carnet.

Ils discutèrent trente minutes des montres. Ensuite, Bontemsieux congédia son visiteur. Il avait acheté trois des six montres présentées. Il les rangea dans un tiroir. Dans un autre tiroir il prit une chemise contenant des dossiers et quitta son bureau. On avait besoin de lui dans une salle de réunion. Il devait

écouter les rapports d'enquête, distribuer les félicitations et les avertissements, pointer les priorités, avoir l'air préoccupé par tout ça. Des gens s'entretenaient avec lui, un complot dirigé contre le triumvirat, contre les Maréchaux. Il donna des instructions confidentielles. Le soir il rentra chez lui avec ses montres. Il était plus de minuit. Cécile dormait, il ne la réveilla pas. Il rangea les montres, les redisant afin que toutes s'harmonisent. Il cherchait la combinaison parfaite. Ça demandait du temps. Enfin, il nota dans le registre les nouvelles informations.

Le jour venait de se lever. L'arrondissement était désert. Jean remonta tout le boulevard Bonne-Nouvelle. Il ne croisa personne. Les cybercafés vides, les kébabs. Il restait le comptoir et parfois la broche. Une odeur de poussière avait remplacé l'odeur de viande. Il y avait des rats.

La collecte d'ordures était aux mains de quatre associés, personne d'autre n'avait le droit de s'en charger. Ils filaient de l'alcool à la police et à l'armée pour prévenir toute concurrence. Ils se faisaient payer en argent, en viande ou en tabac. Le tabac avait une grande valeur, ceux qui le faisaient pousser autour de Paris n'avaient aucun souci à se faire.

A la station de métro Richelieu-Drouot, il bifurqua sur le boulevard des Italiens. Aucun flot de voyageur ne sortait du métro ou n'y entraît ; aucun bruit, aucun brouhaha, aucun vendeur ambulant ni aucun étudiant qui distribuait le 20 minutes ; les grilles étaient fermées depuis l'état d'urgence, l'été de l'année précédente. Là-dedans des gens vivaient peut-être, peut-être des animaux. Tout au bout du boulevard des Italiens, désert, à l'extrémité de la perspective que rien ne venait encombrer, ni voiture, ni bus, ni véhicule de travaux publics, il voyait Sainte-Marie Madeleine. Personne ne vivait là-bas. C'était le huitième arrondissement et il était question d'ériger un mur pour séparer le deuxième du reste de Paris et mieux contrôler les déplacements.

Sylvie termina de balayer le sol de l'appartement. Il faisait beau, la fenêtre était ouverte. Elle s'appuya contre le rebord et regarda la rue. Quelques passants isolés. Elle souriait. Il n'y avait aucun spectacle qui pressât à sourire. Peut-être songeait-elle à Jean. Au bout de trois minutes elle ferma la fenêtre.

Dans le courant de la nuit, après avoir fait l'amour et éprouvé des difficultés à bander, Bontemsieux se disputa avec Cécile. La scène dura plus d'une heure. A la fin elle le gifla. Il la congédia. Il lui remit de l'argent. Il lui suggéra de passer dans la semaine chercher ses affaires. Elle le gifla encore. Elle partit en claquant la porte.

– De l'argent pour quoi faire, pauvre cloche ? cria-t-elle une fois dans la rue. Tu me prends pour une pute ?

De sa fenêtre il la regarda s'éloigner. Elle avait déchiré les billets en morceaux, le vent les dispersait, invisibles dans l'obscurité parfaite de la rue. Bontemsieux continua à observer dehors après la disparition de la fille, peut-être pour essayer d'apercevoir des bouts de billets.

Il ne retourna pas au lit. Il passa le reste de la nuit à marcher dans son appartement. Après l'aube, il se coucha. Il ne dormit pas.

Vaurin écouta le rapport de son subordonné. Il insista pour centraliser les informations. Il répéta que cette enquête était sensible, qu'il fallait agir avec doigté et discrétion.

Jean enquêta le matin ; l'après-midi il fut sur la place de l'Etoile. Il passa des heures à contempler les aberrantes perspectives qu'offraient d'un côté les Champs-Élysées et de l'autre l'avenue de la Grande Armée, et à arpenter les deux avenues. Il observait les boutiques vides. Plus rien à l'intérieur, plus de vitrine ; parfois des objets que la poussière uniforme enveloppait de la même couche que tout le reste à l'intérieur. Les arrêts de bus déserts. Pas un seul véhicule, pas de foule. Le silence de la place de la Concorde. Jean errait, l'air accablé, incrédule. Il entra dans les magasins, il soulevait et reposait des objets obsolètes, un téléphone portable, un ordinateur wi-fi ; il pénétrait dans des halls d'immeubles, il essuyait la poussière qui recouvrait les boîtes aux lettres, il lisait les noms. Il visitait des appartements. Ça ne puait plus, les morts étaient secs, des squelettes, les poubelles aussi. Tout était sain, stérile. Il croisa un chien maigre. Dans le deuxième arrondissement on tuait les animaux errants pour les manger, c'était toujours ça de pris.

Le soir il rentra chez lui sans passer par le Crédit lyonnais faire son rapport. Il avait marché quinze kilomètres. Il ne raconta pas cet épisode à Sylvie. Il lui récapitula l'enquête. L'arme qui avait provoqué la blessure dorsale était un couteau de boucher de vingt centimètres de long. Le calibre de la balle était du vingt-deux court. La victime avait une dizaine de clients réguliers et trois qui venaient la voir presque tous

les jours, trois sous-officiers qui travaillaient sous les ordres du colonel Langray, un chef de secteur responsable du quart nord-est du deuxième arrondissement. Les sergents Javier et Furnel et le sergent-chef De Giéter, culs et chemises, toujours fourrés ensemble en mission comme en permission, les putés les connaissaient. Elles n'ignoraient pas leurs penchants BDSM. Ces trois-là aimaient se faire dominer. Ils aimaient souffrir et se faire humilier, ce qui était la spécialité de Felipe Burgas.

La lune éclairait la chambre comme une veilleuse de bébé. Sylvie n'arrivait pas à dormir. Elle regardait Jean, étendu sur le dos, ronfler. Elle se pencha et lui embrassa le torse. Il ne se réveilla pas mais grogna et bougea. Il prononça un mot incompréhensible sur un ton anxieux. Elle sourit. Elle se leva et enfila un tee-shirt à lui. Elle se rendit au salon. Elle se roula une cigarette.

19 avril

Jean se leva à l'aurore. La lumière était sale. Pendant quelques minutes il regarda Sylvie dormir enfouie sous le drap et la couverture. Seul le haut du visage émergeait à partir des narines. Ses cheveux formaient un deuxième coussin. Sous les paupières les yeux s'agitaient. Jean se pencha, embrassa le front chaud et termina de s'habiller. Il examina le ciel par la fenêtre. D'épais nuages mauves provenaient du nord et s'accumulaient sur Paris. La mélancolie voila son regard. Peut-être songeait-il qu'un an avant il regardait la télé pour savoir quel temps il ferait dans la journée ? Peut-être songeait-il à autre chose.

Il déjeuna en silence du lait chaud et du pain puis quitta l'immeuble. Comme d'habitude à cette heure-ci, les rues étaient désertes. Le soleil était levé depuis un quart d'heure. Les gens sortiraient bientôt de chez eux. Plus personne ne circulait la nuit à part l'armée. Il n'y avait pas de couvre-feu légal mais en l'absence d'éclairage public les habitudes anciennes étaient revenues. Le noir faisait peur. On ne quittait pas son domicile entre la tombée de la nuit et le lever du jour. On se méfiait de qui frappait à la porte après le crépuscule.

Il se promena dans l'arrondissement puis le quitta par la rue des Pyramides. Il poursuivit son chemin dans l'avenue du général Lemonnier, franchit le pont Royal, observa un moment les ruines du jardin des Tuileries, dévasté par les flammes lors des émeutes de juin ; à droite, la façade du musée du Louvre, percée au lance-roquettes, ouvrait des béances sur des salles pillées et saccagées, encombrées d'éboullis. Il vit les premiers rayons de soleil illuminer les vestiges de la Pyramide et continua sa promenade. Rue du bac des chiens efflanqués cherchaient à manger, ils grognèrent en le croisant mais ne l'attaquèrent pas ; rue Saint-Placide, boulevard Raspail, les boulangeries, les boutiques, les façades, tout était grisé par la suie d'incendies vieux de quelques mois et l'odeur traînait, tenace. Il croisa un type armé qui lui ordonna de dégager, qu'il était ici chez lui. Le type avait l'air fou ; il dégagea. La pluie tomba, diluant la suie des façades en rigoles grisâtres qui se rejoignaient dans les caniveaux. Rue d'Assas il jeta un œil sur les jardins du Luxembourg dans le même état de déréliction que ceux des Tuileries. Rue Denfert-Rochereau et place Denfert-Rochereau. Partout les mêmes dégâts, les mêmes décombres, le même désert et la même odeur de catacombe. Rue Froideveaux identique à toutes les autres, le cimetière du Montparnasse épargné sans raison. Il déambula un moment parmi les tombes intactes et en vit quelques-unes taggués de messages orduriers et de croix gammées. Il découvrit une fille nue étendue au milieu d'une allée. L'état de sa décomposition datait son décès à trois jours maximum. Il l'observa une minute ou deux. Elle était dans une posture idiote, les jambes écartées, l'une sur le gravier de l'allée et l'autre sur une pierre tombale, les bras ouverts, le visage tourné vers la tombe. De la boue maculait son corps blanc et marbré. La pluie la nettoyait. Du sang accumulé à sa bouche et à son vagin avait séché en croûte noire. Le policier sortit du cimetière, la pluie cessa et des odeurs de métal et de pierre mouillée pénétrèrent l'atmosphère ; il remonta la rue du Maine en direction de la tour Montparnasse, longea une enfilade de restaurants détruits et vandalisés, passa devant la gare intacte et la tour en partie effondrée, contourna les gravats sans s'attarder dans ce lieu réputé dangereux, ça sentait la poussière, rejoignit le boulevard des Invalides puis emprunta des petites rues jusqu'au quai Voltaire où il observa à nouveau le musée éventré, traversa la Seine qu'aucun bateau ne venait troubler, retourna dans le deuxième arrondissement. Il était neuf heures et demie ; il croisa des voisins, discuta un peu avec eux, se rendit à son travail.

Sylvie occupa sa matinée aux corvées domestiques. A midi elle mangea de la salade ; elle sortit. Il pleuvait. Elle laissait la pluie mouiller ses cheveux et couler sur son visage. C'était des larmes fraîches qui n'altéraient pas son sourire. Elle marchait sans hâte. Vingt minutes plus tard elle entra dans l'immeuble du docteur Lambert, rue Saint-Denis. Les putés qui travaillaient toujours là étaient sa principale clientèle ;

Sylvie et Jean le connaissaient parce que c'était un indic. Il eut un grand sourire en la voyant entrer. C'était un cinquantenaire congestionné, presque chauve et révoltant de sympathie. Elle lui expliqua la raison de sa visite.

– Ca, c'est une bien bonne nouvelle ! En général, les dames qui travaillent en bas viennent me voir pour le contraire, si vous me suivez.

Il riait.

– En tout cas, continua-t-il, si vous êtes enceinte, ça me fera bien plaisir. Vous serez ma première grossesse depuis le début de la catastrophe. Si ça se trouve, vous serez la première femme à mettre un enfant au monde depuis la maladie !

– J'apprécierais que vous n'en parliez pas à Jean, s'il vous plaît.

– Bien sûr, bien sûr. Je tiendrai ma langue. De toute façon il y a le secret professionnel. Mais pourquoi ça ? Jean ne veut pas avoir d'enfant ?

– Au contraire, il en meurt d'envie. Mais, je ne sais pas. Je ne le sens pas prêt pour un tel événement. Pas tout de suite. Je préfère attendre un peu, laisser mûrir. Trouver les mots pour le lui annoncer de la meilleure manière possible.

– Vous savez, d'après mon expérience, c'est les mots les plus simples qui sont les meilleurs. La simplicité ! C'est un événement tellement joyeux, c'est une telle bonne nouvelle ! Enfin, on n'en est pas encore là, pas vrai ? On ne va pas vendre la peau de l'ours, hein ? On va déjà voir ce qu'il en est précisément ! Bon, venez par là et déshabillez-vous, s'il vous plaît. Je vais voir ça. Bien sûr, mon diagnostic ne sera pas sûr à cent pour cent. Il faudrait faire une échographie, pour avoir une certitude, ou même une prise de sang. Mais tout ça, maintenant, c'est du passé... Va falloir se contenter de méthodes plus anciennes...

La pièce, au sol et aux murs carrelés de blanc, dépourvue de fenêtre et de meuble, était éclairée par des néons survoltés. Un Noir s'y tenait à quatre pattes, nu. Ses reins, sa colonne vertébrale et l'arrière de ses cuisses portaient des ecchymoses rectangulaires de vingt centimètres sur dix. Son visage était abattu. L'épuisement affaissait ses traits. On pouvait lui donner vingt-cinq à trente ans. Un homme en uniforme de policier lui faisait face et braquait un pistolet sur sa tête. Derrière le Noir, un autre policier en tenue se dandinait sur une chaise métallique, mal à l'aise à cause de la situation ou de l'inconfort de son siège. Il prenait des notes au crayon sur des feuilles de papier pelure pincées à une planchette. Bontemsieux, debout à côté lui, jetait des regards à ce qu'il écrivait. Son visage exprimait un ennui poli. Il y avait un cinquième homme, en blouse blanche et en vêtements civils, une valise de médecin posée à ses pieds, avec à la main une sorte de planche à découper au manche allongé.

Sylvie, en sortant de chez le médecin, avait l'air pensive. Sur le chemin du retour elle vit une bouteille de bière posée en équilibre sur le bord du trottoir, à un souffle de vent de tomber dans le caniveau. C'était une Kwak. Elle s'arrêta. Depuis des mois plus personne ne buvait de bière. Elle se pencha pour ramasser la bouteille. L'intérieur était sec, comme si quelqu'un l'avait posée ici des mois plus tôt, avant même la catastrophe, et qu'elle y était restée, échappant aux émeutes, aux mouvements de foule, aux animaux, aux destructions, au vent, à la pluie, à tout. C'était absurde. Sylvie rangea l'objet dans son sac. Sa bouche s'élargit en un franc sourire qui s'installa plusieurs secondes. Elle demeura immobile, les yeux dans le lointain, le sourire radieux, puis son visage redevint pensif et elle reprit son trajet.

Jean passa une partie de la journée au palais Brognard. Il voulait retrouver la trace des sous-officiers amateurs de fougère. Il apparaissait que tous les trois avaient été mutés le lendemain du meurtre dans trois compagnies différentes. Il avait fallu obtenir des autorisations pour connaître ce renseignement, d'autres seraient nécessaires pour approcher ces compagnies. Vaurin s'était déplacé au ministère. Il avait parlementé avec le colonel Frollot hors de la présence de Jean, qui avait passé dix minutes dans un couloir à contempler des tableaux du dix-neuvième siècle.

Jean apprit que c'était Martinau qui avait contresigné les changements d'affectations et pas sa secrétaire comme il est d'usage, et que la requête n'émanait pas des trois soldats, à qui on n'avait pas demandé leur avis, mais de leur supérieur, le colonel Langray. Bontemsieux se trouvait dans le bureau de Vaurin quand Jean fit son rapport et émit l'hypothèse que l'un des trois sous-officiers pourrait avoir fait le coup et que Langray ou même Martineau voulait enterrer l'affaire et laver le linge sale en famille. Bontemsieux demanda à Vaurin de sortir et il expliqua à Jean que désormais son supérieur était hors du coup et que tout se passerait entre eux deux. Bontemsieux voulait des preuves. Il signerait toutes les autorisations nécessaires et délivrerait tous les sauf-conduits. Il userait de tout son pouvoir mais il exigeait deux choses

en retour. D'abord une discrétion totale, l'histoire ne devait pas être connue de Langray ou, pire, de Martinau, sans quoi il y aurait un scandale et le triumvirat était trop fragile pour encaisser ça, ensuite aucune arrestation. Un dossier complet, tous les aveux, mais personne en prison. Cette dernière étape ne concernait pas Jean.

– C'est bien compris ?

– Oui, monsieur, répondit l'enquêteur d'une voix plate.

Dans la soirée, il discuta avec Sylvie.

– J'aime pas tellement ça, dit-il. Cette histoire. On dirait qu'ils se couvrent les uns, les autres...

– Mais pourquoi t'envoyer enquêter, alors ?

– Je sais pas trop. Bontemsieux et Martinau, ils sont cul et chemise, hein. Si c'est un des trois lascars qui a tué la pute, et que Martinau couvre Langray qui couvre l'assassin, alors je ne vois pas pourquoi j'enquête encore. Si Martinau sait ce qui c'est passé, Bontemsieux le sait aussi. Ou bien Bontemsieux veut mouiller Martinau dans un sale truc.

– Tu crois qu'il veut le faire chanter ?

– Je sais pas, c'est possible. C'est un peu gros mais c'est possible. En tout cas, ça pue cette histoire. J'aime pas ça. Je suis flic, je veux pas devenir fouille-merde pour le compte d'intérêts privés...

La conversation dériva encore sur la corruption généralisée du monde, les motivations troubles et immorales de chacun, leur désir à eux d'avoir un enfant et l'impossibilité d'y céder. Ils se disputèrent, ils se réconcilièrent, ils firent l'amour. Sylvie montra à Jean la bouteille de Kwak et lui raconta l'anecdote. La bouteille était posée dans vieux un coffre en bois, au sommet de tout un bric-à-brac de cahiers détrempés par la pluie, portefeuilles vides, photos, jouets cassés, tous ces objets que Sylvie avait trouvés dans la rue et qu'elle appelait sa collection de trucs.

Ils se couchèrent. Jean s'endormit.

Dans la nuit Sylvie pleura en silence, jetant des regards furtifs à l'homme qui partageait sa vie.

20 avril

Sylvie se réveilla avant l'aube. Elle ignorait l'heure. Ils n'avaient pas les moyens de se payer une horloge ni une montre. Il n'y avait plus d'horloger et la plupart de leur production avait été détruite ; ce qui restait coûtait une fortune. Entre six heures du matin et minuit, les églises sonnaient l'heure, la demie et le quart. Elle sortit du lit. L'appartement était froid, la cheminée éteinte. Ils auraient pu acheter un poêle. C'était prévu. Ils économisaient. Elle portait une chemise de nuit en coton. Elle frissonnait. Elle alla à la fenêtre embuée. Elle se toucha le ventre. Elle pleura silencieusement, mâchoires contractées, Jean était déjà parti.

Jean quitta son immeuble vers cinq heures du matin. Il faisait nuit. Il pleuvait un crachin froid et désagréable. Dans les avenues désertes qu'il enfilait en progressant vers le nord, le sentiment d'isolement était total. Le seul bruit provenait de la pluie. Il n'y avait aucune trace d'humain. Il remontait les grands axes, marchant au milieu de la chaussée, la tête basse, protégé des intempéries par un grand ciré kaki de style militaire. Boulevard de Strasbourg, rue Lafayette, rue du faubourg Saint-Denis, rue Marx Dormoy, Rue de la Chapelle, Porte de la Chapelle. Il demeura un moment à contempler le boulevard Ney, désert, obscur et silencieux ; marqué par l'absurdité. Il médita, aucune lumière à part le jour naissant, bleu terne. Des épaves de voitures partout, et partout des ordures à la décomposition achevée, dont la pluie ranimait la puanteur fade. Les silhouettes de la gare de l'est et de la gare du nord, détruites par des bombes, les vestiges des halles, effondrées au cours d'un incendie, les bâtiments anonymes et les immeubles banals, les commerces marqués par les émeutes de la fin du printemps et par la maladie qui avait foudroyé la race humaine en moins de dix jours, tout offrait le même spectacle dépourvu de sens.

Il traversa le périphérique désert. A l'entrée de l'A1, il se présenta au poste de garde et montra son ordre de mission et son laissez-passer ; on le tampona et on mit une voiture et un chauffeur à sa disposition. L'armée avait la mainmise sur ce qui restait de carburant et les réserves semblaient importantes. Il y avait une trentaine de kilomètres à parcourir sur l'autoroute avant la première garnison. Le soleil se leva. Le chauffeur parlait peu. Jean somnolait à l'arrière de la voiture.

Bontemsieux était accoudé au pont Mirabeau ; il regardait la Seine en direction du périphérique. Ses yeux étaient perdus dans le vague. En bas, le courant faisait des remous. La pluie multipliait les auréoles à la surface. Le soleil se levait.

Vers midi le policier et son chauffeur cassèrent croûte entre Ermenonville et l'Abbaye de Chaalis. Le bois servait de terrain de chasse et dans l'abbaye on distillait de l'alcool. Ils parlèrent de leur enfance. Ils burent du vin. Après avoir mangé ils se séparèrent en convenant de se retrouver deux heures plus tard sur la départementale. Le caporal avait des choses à faire à l'abbaye et le policier désirait se promener.

Sa flânerie le mena dans la partie est de la forêt d'Ermenonville, après la N330 et jusqu'à Versigny. Dans le village il explora les rues vides. Il y avait encore des squelettes. Il entra dans une ancienne boulangerie. Il y resta une demi-heure. Il faisait frais. Ca sentait la poussière et le renfermé.

Le trajet de retour se déroula sans histoire.

Jean mourut à dix-sept heures, abattu par le même assassin qui avait déjà exécuté Felipe Burgas. Son enquête terminée, plus personne n'avait besoin de lui. Il avait établi la preuve que l'assassin de Burgas agissait en service commandé, aux ordres de Martinau et Langray, qui n'avaient pas supporté que des tapettes masochistes existent dans leur belle armée. Les tapettes en questions avaient ensuite été mutées dans les pires garnisons, là où le brigandage était encore très actif, et Jean les avait retrouvées. Il avait remis son rapport ainsi que toutes les preuves à Bontemsieux, qui avait probablement jugé dangereux de laisser le flic en circulation et s'était donc entendu avec Martinau, bien qu'il le fit chanter, pour utiliser les services de son homme de main.

A dix-huit heures Bontemsieux prit le thé avec une femme de dix-neuf ans, blonde, élégante comme une pute de luxe. Un policier en livrée à l'air mécontent faisait le majordome. Les gâteaux étaient confectionnés par un pâtissier de la rue du Louvre qui tenait à conserver son droit d'exercer. Après la collation Bontemsieux congédia le valet et présenta à Sonia sa collection de montres. Il commenta les pièces les plus pittoresques tout en regardant le cul de la fille, moulé dans sa robe à la perfection. Ensuite ils couchèrent ensemble. Elle avait le sexe épilé et une peau très douce, mise en valeur par un léger bronzage. Bontemsieux la baisa avec brutalité et rapidité. Il avait une prédilection pour la levrette et la sodomie. Sonia cria fort, sans doute simulait-elle. Au moment crucial Bontemsieux voulut éjaculer sur son visage. Elle sourit et ouvrit la bouche pour accueillir le sperme de son nouvel amant. Il y en eut peu. Elle le reçut sur le menton et à la naissance des seins.

Sylvie n'avait pas emporté beaucoup d'affaire. De quoi manger pour une semaine (fromage, viande fumée, fruits secs), des vêtements de rechange, une couverture, de la corde, des bougies, des couteaux, du savon, etc. Tout ça remplissait un sac de camping. Elle avait un autre sac qui contenait sa collection de trucs. Le soleil était en train de se coucher ; elle remonta le boulevard Bonne nouvelle jusqu'au métro Saint denis, continua par le boulevard Saint martin. Il se mit à pleuvoir. Il n'y avait plus personne. De la saleté accumulée, place de la République. Des tas d'ordures, la pluie y creusait des rigoles. Depuis une fenêtre des gens la regardèrent passer. Un type armé d'un fusil à lunette hésita à la descendre, la garda un moment dans son viseur, renonça. Boulevard du Temple et boulevard Beaumarchais, des nuées de rats à mesure qu'elle approchait de la place de la Bastille, place de la Bastille une trentaine de personnes mortes et entassées. Le ciel était lourd et bas, il faisait presque nuit. Rue de Lyon. Elle évita la gare de Lyon, on disait que c'était un coupe-gorge, s'arrêta sur le pont d'Austerlitz, vida le sac qui contenait sa collection, pleura enfin, beaucoup de sanglots, jeta le sac qui flotta un moment, le courant était vif, puis s'accrocha à la berge et y resta, emmêlé à d'autres saletés. Elle se remit en route, les quais jusqu'au périphérique. La pluie cessa comme elle s'engageait sur le boulevard Paul Vaillant Couturier. Elle quitta Paris alors qu'il faisait nuit, marcha encore un peu, dormit.

Épilogue

Depuis la maladie, quatre vingt dix huit pour cent des enfants mourraient à la naissance. Cela touchait tous les nouveaux-nés, y compris ceux issus de parents sains. Un an après la catastrophe il y eut un important baby-boom. Six millions d'enfants naquirent, cent vingt mille survécurent à leur naissance ; sur ceux-là environ cent mille arrivèrent à l'âge adulte. Au cours des deux décennies suivantes, tandis que grandissait la première génération d'après la maladie, ceux qui y avaient survécu s'acharnaient à procréer. Ils engendrèrent assez d'enfant pour qu'en 2025 il y ait sur terre deux millions et quatre cent mille adultes fertiles. Ceux-là, à leur tour, en quarante ans de rencontres et d'accouplements, virent mourir à la naissance quatre vingt dix huit pour cent de leur progéniture mais réussirent à engendrer huit cent mille enfants qui devinrent adultes. On s'avisa que la fin de l'espèce était inéluctable.

Encore quarante ans, une troisième génération, trois cent vingt mille nouveau-nés survivants. Le langage s'appauvrisait. L'homme régressait dans tous les domaines. Sa répartition sur Terre limitait les probabilités de rencontres.

En 2230 il resta sur Terre cent treize humains. Trente-huit se reproduisirent. Quatre de leurs enfants parvinrent à l'âge adulte. Tous étaient de sexe masculin. Le dernier humain mourut en 2278.

A Paris, en juin, la corruption, les tortures et les règlements de compte dépassèrent le seuil de tolérance d'une partie de la police, qui se révolta. La population suivit. La fronde dura trois semaines. Policiers véreux, policiers insurgés alliés à la foule, soldats redevenus autonomes, brigands, tous s'affrontèrent. Avant l'été, on vit les têtes de Bontemsieux, Martineau et Théry au bout d'une pique ; un ordre nouveau remplaça celui-là.